

# Différences



**DAKAR  
AVANT,  
LA RUÉE**

**QUOTAS ? CONNAIS PAS !**

# Le challenger

**SQUALE**



SQUALE, c'est le MICRO CHALLENGER qui vous emmènera loin, très loin. Avec SQUALE vous devenez le requin de la micro en 92 K, 32 K pour le graphisme SQUALE, c'est le requin des croquis et des jolis dessins. Une grande finesse de trait, une palette de 16 couleurs, un style gouache. SQUALE, c'est rapide, ça fonce et c'est beau. TOUT SIMPLEMENT.

SQUALE parle 3 langages : Logo, S Basic, Forth, aucun n'a de secrets pour lui. C'est bien d'avoir un micro aussi bavard. SQUALE supporte 3 types de logiciels. Bien sûr les jeux avec le fameux effet d'Hyper

Espace, mais aussi, soyons sérieux, des logiciels éducatifs (grammaire, allemand, anglais, maths...) des logiciels de travail (agenda, fichier, traitement de texte, dessin, mini calque...) et tout ça rapidement, efficacement, SQUALE c'est toujours fiable.

SQUALE c'est surtout un micro familial qui devient PRO avec son kit adulte d'extensions ; SQUALE s'élève dans les sphères des 256 K. Minitel, Synthétiseur de parole, Light-Pen, IEEE, lecteur de disquette... SQUALE grandit avec vous. SQUALE est fidèle. SQUALE vous suit partout. Et, ô charme subtil, SQUALE est français. COCORICO fait le requin !  
Prix public : 3450 F TTC

60, rue de l'Est  
92100 BOULOGNE

Tél. : (1) 605.24.85  
Télex 642138 F - réf. 142



## Différences

Magazine créé par le MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples), édité par la Société des éditions Différences.

89, rue Oberkampf  
75011 PARIS  
Tél. : (1) 806.88.33

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION  
Albert Lévy

RÉDACTION  
Rédacteur en chef  
Jean-Michel Ollé  
Secrétariat de rédaction/maquettes :  
Véronique Mortaigne

Service photos :  
Abdelhak Senna

Culture :  
Daniel Chaput

Relations extérieures :  
Danièle Simon

ADMINISTRATION/GESTION  
Khaled Debbah

ONT PARTICIPÉ A CE NUMÉRO :  
Dolorès ALOIA, Monique AYOUN, Hichem BEN YAICHE, Dr BERTHELIER, Christiane DANCIE, Daniel DAUVOIS, Claude FERRAN, Jean-Pierre GARCIA, Jean GUIART, Chantal LANGEARD, MUSS, Robert PAC, Jean-Jacques PIKON, Alain RAUCHVARGER, Jean ROCCIA, Claire RODIER, Yves THORAVAL.

ABONNEMENTS  
1 an : 160 F ; 1 an à l'étranger : 190 F ; 6 mois : 90 F.  
Etudiants et chômeurs, 1 an : 140 F, 6 mois : 80 F (joindre une photocopie de la carte d'étudiant ou de la carte de pointage).  
Soutien : 200 F ;  
Abonnement d'honneur : 1 000 F.  
Vente à l'étranger : Algérie 14 dinars, Belgique 140 FB, Canada 3 dollars, Maroc 10 dirhams.

PUBLICITÉ  
AU JOURNAL  
Photocomposition - photogravure  
impression : C.P. Paris

Commission paritaire n° 63634,  
ISSN 0247-9095.  
Dépôt légal : 3223

PHOTO COUVERTURE :  
Course Paris-Dakar  
Blich - Sygma

## SOMMAIRE

### Meilleurs vœux

JANVIER

6

#### POINT CHAUD

##### Sous les clichés, un peuple

Jean GUIART, ethnologue, nous parle des Canaques de Nouvelle Calédonie.

Jean-Michel OLLE

#### ACTUEL

##### Quotas ? Connais pas !

Dans les mairies, les offices HLM, on condamne en paroles la discrimination. Et dans les faits ?

Véronique MORTAIGNE, Claire RODIER

#### GROS PLAN

##### Taxi-Drivers

On cite toujours les chauffeurs comme les plus hargneux de nos concitoyens. Est-ce bien la vérité ?

Jean MONTARLOT

#### DOSSIER

##### Le Sénégal entre intégristes et disquettes

Paris-Dakar, c'est parti. Nous avons précédé les bolides.

Daniel DAUVOIS

#### CULTURES

##### Et si le fantôme était noir ?

Une interview du seul danseur noir de l'Opéra de Paris.

Chantal LANGEARD

##### La protesta

Une nouvelle rubrique dans Différences : un emplacement réservé à vos textes. Et pour l'inaugurer, une nouvelle.

Daniel CHAPUT

#### RÉFLEXION

##### Natalité et immigration : un couple maudit ?

On pleure sur la dénatalité française, et en même temps on se plaint de la fécondité immigrée. Les réponses d'un scientifique, Guy DURAND

Jean-Jacques PIKON

##### L'école et la nation

Les débats sur l'instruction civique ont fait beaucoup de bruit. Un comeback de Jules FERRY.

Dr BERTHELIER

#### HUMEUR

##### Les droits de l'Homme

Vus par MUSS

##### Et toujours...

Le mois, l'agenda, la rencontre, les petites annonces...

# Faites trois heureux

Deux de vos amis, que vous abonnez à Différences au prix exceptionnel de 260 F, soit 60 F d'économie sur le prix de deux abonnements, et vous-même qui recevrez EN CADEAU un superbe calendrier d'une valeur de 35 F.

J'abonne M \_\_\_\_\_

adresse : \_\_\_\_\_

code postal : \_\_\_\_\_ commune : \_\_\_\_\_

et M \_\_\_\_\_

adresse : \_\_\_\_\_

code postal : \_\_\_\_\_ commune : \_\_\_\_\_

Je recevrai le calendrier 1985 de l'amitié entre les peuples

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

adresse : \_\_\_\_\_

code postal : \_\_\_\_\_ commune : \_\_\_\_\_

profession : \_\_\_\_\_

Comment, vous n'êtes pas vous-même abonné ?

Vite, je m'abonne à Différences

160F (1 an) 90F (6 mois) 200F (soutien)

Bulletin dûment rempli accompagné d'un chèque à retourner à Différences, service abonnements, 89, rue Oberkampf, 75011 PARIS  
Abonnement 1 an étranger : 180 F. Etudiant et chômeur 140 F.



A. SENNA

Faites des heureux Faites des heureux Faites des heureux Faites des

## CHERS LECTEURS

# « 1985 »

■ Peu de gens savent que George Orwell avait écrit un second tome de son fameux roman. « 1985 », tel était son titre. Mais en ce temps-là, on ne publiait pas encore les suites. On va essayer de vous la résumer quand même, pour l'information.

Dans la société décrite par Orwell, l'individu n'existe plus : on ne compte qu'en races, scientifiquement hiérarchisées, les DOA, (entendez les personnes strictement originaires des démocraties occidentales avancées) occupant le sommet de l'échelle.

La langue est universelle : formé à la fin des années 70 à partir de ce que l'on appelait alors « l'idéologie sécuritaire », le nouveau langage, baptisé « Sécurlangue », est relativement simplifié : il s'agit d'articuler chaque mot aux sains concepts de danger et de sécurité. On dit, par exemple, un mécharabe, un bonblanc, des nombreux noirs.

Toutes velléités de vie privée et d'originalité sont proscrites, parce qu'archaïques. Télévision, radio, presse, cinéma, discours publics ont pour mission de maintenir la pression et l'unité dans la population, sur des thèmes simples : dangers de la vie sociale, menace de guerre, imminence de l'invasion, pourcentages et quotas alarmistes, etc. Les individus doivent se sentir constamment menacés pour éviter les pièges insidieux du bonheur, de la fraternité, qui ont fait tant de mal au monde d'avant.

Les mouvements naturels d'épanchement, d'enthousiasme ou d'indignation, faute d'avoir pu être totalement extirpés, doivent être étroitement canalisés. On tâche ainsi d'organiser à intervalles réguliers de vastes mouvements de foule. On peut, pour ce faire, interdire une de ces radios qui délivrent 24 heures sur 24 de la musique aseptisée pour que le bon peuple descende dans la rue réclamer sa soupe. Ou bien dresser des chapiteaux, autour des anciennes fêtes liturgiques, pour que les riches y viennent donner aux pauvres.

L'important restant, bien entendu, que l'autorité de Big Sister, naguère appelée la Crise, soit reconnue de tous et de toutes. Voilà la suite de « 1984 ». Mais nous savons bien que tout cela n'est que littérature, et que l'année à venir sera belle et bonne. □

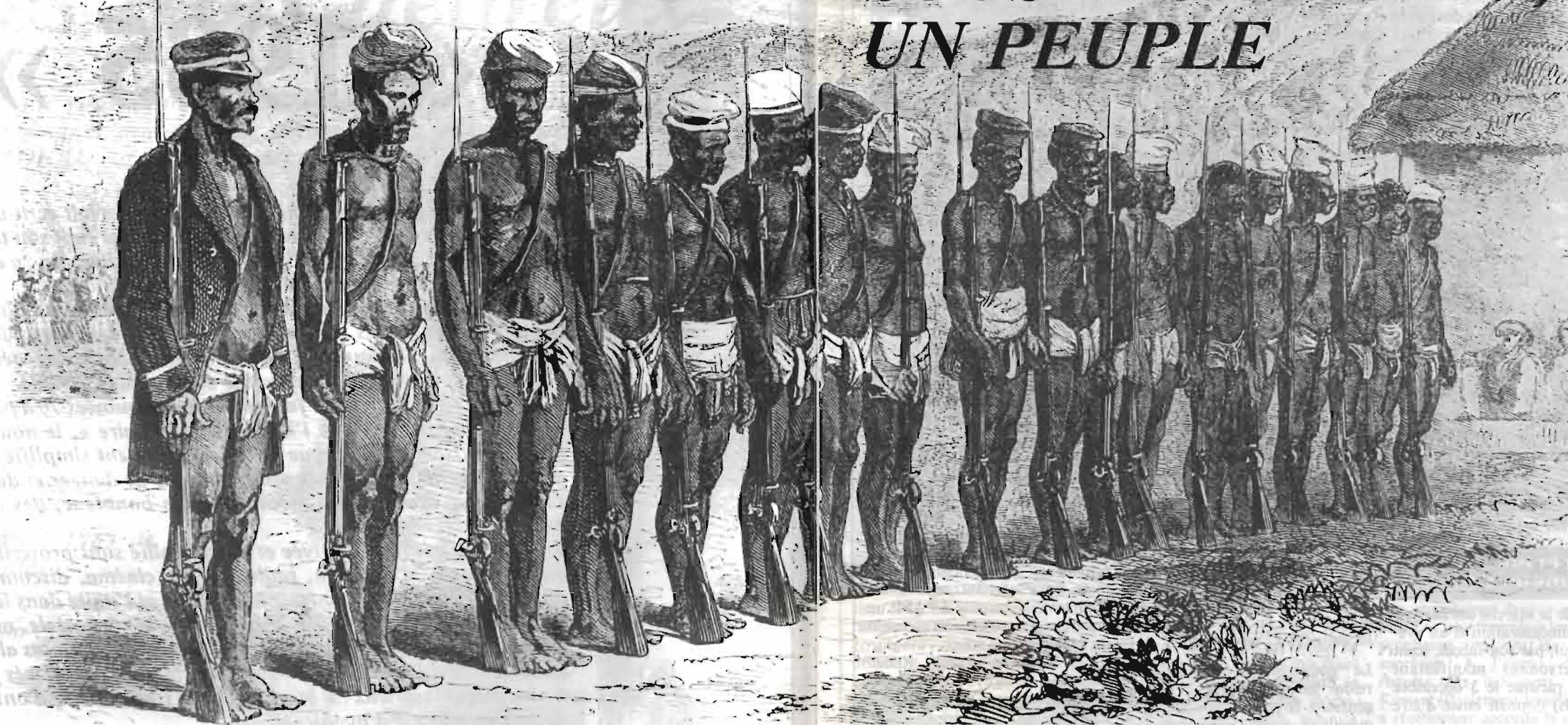
Différences



— Nouvelle Calédonie —

Les troupes « indigènes » au XIX<sup>e</sup> siècle.

Le grand chef Atai, leader de l'insurrection du 26 juin 1878



De loin, on ne connaît pas les Canaques.

contre les Caldoches : « Il faut bien voir qui ils sont. Ce sont les plus pauvres des Blancs qui font le travail pour les autres. Si les différents gouvernements français avaient été un peu plus fermes, s'ils avaient rappelé aux Blancs qu'on ne vit plus dans le colonialisme, qu'il y a des règles, on n'aurait pas les morts d'aujourd'hui. Ces hommes sont manipulés ». Plus tard, Jean Guiart nous décrira ces petits Blancs, moins instruits que les Canaques, surarmés, imbibés, proches de l'illétrisme, et terrorisés par l'image des Mélanésiens qu'on leur a mise dans la tête.

Les Guiart ne sont pas tendres pour les activistes blancs. Pas seulement blancs d'ailleurs : les autres ethnies, Wallisiens, Tahitiens, Antillais, Malgaches, Vietnamiens, Indonésiens, importés en masse ces dernières années, ne sont

guère favorables aux premiers occupants de l'île. « C'est traditionnel, au moins pour les Antillais, dit Jean Guiart : comme les Corses ou les Bretons, ils ont longtemps fourni les contingents de petits cadres du système colonial, auquel ils restent attachés ici.

**Blanchir la Nouvelle Calédonie**

Ces importations massives datent de Henri Lafleur, le père de Jacques, avec alors, la bénédiction de Pierre Messmer ». L'idée était de modifier l'équilibre et faire perdre aux Canaques la majorité du corps électoral. En même temps, les secrétaires de mairie, tous acquis au RCPR, s'arrangeaient pour que les jeunes nés dans la brousse ne s'inscrivent pas sur les listes. « Ils ont cru qu'ils pouvaient blanchir la Nouvelle Calédonie, sans prévoir la crise éco-

nomique, ni l'émergence d'une conscience canaque : ces nouvelles populations sont entrées en concurrence directe avec les Mélanésiens à qui ils ont pris leur travail. Quant aux métropolitains, les pressions du clientélisme les ont poussés au zèle raciste » « Un Européen qui débarque à Nouméa et se montre avec des Canaques est fiché, tout lui est barré, ajoute Mme Guiart. Mon mari est depuis toujours considéré comme un ennemi par les Blancs là-bas ».

Cette politique de peuplement est, pour eux, la cause essentielle de la dégradation de la situation : la population mélanésienne a perdu sa confiance, relative, dans le système, en même temps qu'émergeait le désir de se gouverner soi-même, de ne plus être commandé. Sont-ils prêts à l'indépendance, se demande-t-on ver-

SOUS LES CLICHÉS, UN PEUPLE

De près non plus, malheureusement.

teusement à Paris ? Traîne plus ou moins l'idée d'un peuple de sauvages organisés en tribus. Jean Guiart met les points sur les i : « Les Canaques sont pratiquement à niveau d'instruction égal aux Blancs. Bien sûr, il n'y a plus de bachelier canaque dans l'enseignement public. Il faut voir que là-bas, un enseignant qui ne laisse pas croupir les Mélanésiens au fond de la classe ne tarde pas à recevoir des menaces de mort. Mais l'enseignement confessionnel permet à beaucoup d'entre eux d'aller au bac. Les seules études supérieures possibles les entraînent vers l'enseignement et l'administration, puisqu'ils sont bannis du secteur privé. Mais au niveau du premier cycle, il y a plus de BEPC mélanésiens qu'euro-péens. Sans oublier que pour eux, l'enseignement est dispensé dans une langue étrangère ».

Quant aux tribus, le mot évoque des hordes perdues dans la brousse. En fait, la structure tribale a été imposée par les Blancs. La tribu a existé à partir du moment où la christianisation et les regroupements obligatoires ont formé des villages. On les accuse pourtant de vivre dans un système de chefferie proche de la féodalité. Là encore, c'est un cliché, selon Jean Guiart : ce système d'apparente allégeance qui recouvre tous les membres de la société est en fait la garantie de l'autonomie des individus, un système de communication qui n'implique pas, loin de là, l'obéissance : « Quand quelqu'un veut profiter du système pour jouer les Salomon, il est abandonné par sa clientèle ». Tous les Blancs qui ont voulu s'appuyer sur ce système, ou le détourner, pour en tirer des bénéfices électoraux en ont été pour

leurs frais : si un chef donne des consignes de vote, on peut être presque sûr qu'elles ne seront pas suivies.

**Les gentils sauvages**

Il y a aussi les images inverses, celles qui font des Canaques de gentils sauvages. Là encore, c'est à manier avec précaution : « Les Mélanésiens sont doux sauf quand ils ont des raisons de ne pas l'être ». La douceur des îles n'est plus ce qu'elle était... C'est pourtant vrai que la tolérance est une composante de leur civilisation, à tel point que celui qui a une opinion contraire sur un point est protégé : on ne lui imposera jamais d'être d'accord. Les Européens ont longtemps profité de cette capacité d'accueil. On entend dire, de-ci, de-là, que les indépendantistes voudraient ramener leur peuple à

l'âge de pierre. Il y a un désir de renouveau culturel certain, cela a même été pendant longtemps la seule forme de contestation, mais le problème, maintenant, ce n'est pas la réhabilitation de la coutume, c'est de ne plus être commandés par les Européens.

**Séparation ou contact ?**

A réfuter ces quelques clichés racistes, et il y en a bien d'autres, on s'aperçoit qu'il y a deux sortes de Canaques, les vrais, qui s'avèrent capables de prendre en main et gérer un pays multiracial, et l'image qu'on se fait d'eux, tant à Noumea qu'en France. Le Canaque-épouvantail qui vit dans la tête des Blancs est un mélange de mauvaise conscience, de peur, d'absence de rapports directs, de manipulations politiques. Cela donne ce personnage paresseux, sale, brutal et incapable, « ce que disaient déjà les Français des Hurons du Canada au XVI<sup>e</sup> siècle », fait remarquer Jean Guiart. S'il y a tant d'incompréhension, la solution, est-ce la partition du pays, comme certains la proposent ? Certainement pas. « Tenter la partition géographique, comme en Algérie avant la guerre, c'est entériner une sorte de développement séparé, et faire que les communautés se battent sur la frontière qui séparera un pays canaque vaste et misérable, et un Etat européen petit et prospère ». Plutôt que séparer, Jean Guiart propose de mettre au contact les populations, au besoin par la contrainte : fixer par exemple des quotas provisoires pour que les représentants des différentes communautés se retrouvent côte-à-côte, et dans l'égalité, aux postes de décision, sur la base de listes électorales révisées et dans la perspective de l'indépendance. Peut-être est-ce le moyen de faire disparaître ces clichés qui s'interposent entre Blancs et Canaques. Mais il faut faire vite : « Les Mélanésiens ne sont pas violents, dit Mme Guiart. Mais maintenant, ils sont prêts à sacrifier leur vie ».

Jean-Michel OLLE

**A quoi sert-il ?**

Le CNPI (Conseil National des Populations Immigrées) est un organisme consultatif mis en place en juillet dernier pour donner son avis sur les questions de l'immigration. Il regroupe des représentants de toutes les communautés étrangères, de divers syndicats, ministères et organismes publics tels que le Fonds d'Action Sociale, l'Office National de l'Immigration, ainsi que des personnalités dites « qualifiées » telles que François Gaspard, Marc Brausweiler (CIMADE), Michel Lefranc (FASTI) etc...

N'ayant pas été consulté sur la question du regroupement familial, le CNPI grogne. A quoi sert donc un organisme consultatif ?

« On se pose tous plus ou moins la question de notre démission » dit Michel Lefranc. A quoi Adil Jazouli, chercheur, représentant de la communauté marocaine, ajoute : « Et si on ne se la pose pas, les copains, les gens qu'on représente, nous la posent ». Le CNPI demande audience à Georgina Dufoix. Au bout du compte, on a pris date, pour une réunion exclusivement consacrée au regroupement familial. Mais d'ici là, les décrets d'application sur les nouvelles modalités de regroupement familial par l'ONI seront connus. Dès lors de quoi vont-ils bien pouvoir causer ? (26 octobre)

**Mères en colère**

Samedi après-midi, place Vendôme. Environ deux cents personnes sont attroupées devant le ministère de la Justice. C'est le deuxième rassemblement national des familles des victimes de « crimes racistes et sécuritaires ». Le 21 mars dernier une première manifestation avait eu lieu au même endroit à l'initiative des familles de Wahid Hachichi et d'Abdenbi Guémiah, tués il y a deux ans, l'un à Lyon, l'autre à Nanterre. Une délégation avait été reçue par Robert Badinter. Depuis cette date, en sept mois, neuf autres noms se sont ajoutés à la liste des victimes : Zinne Zerghiche, Zouani Benelma-brouk, Marc Pinkert, Frehat Mokri, Hassan Ahmad, Karim Benhamida, Farid Chouter, Alexandre Gomis, Salim Bazari. Au moment où le rassemblement se forme, le dernier mort de cette série noire, Salim Bazari, est enterré à Alger. « Il faut refuser la banalisation de ces crimes », dit un de ses cousins, le poing serré dans sa poche. « Même justice pour tous », proclame une banderole déployée devant le ministère de la Justice. La déléga-

tion reçue par le directeur adjoint du cabinet de Robert Badinter, présente une série de revendications.

L'association nationale des mères de famille des victimes des crimes racistes demande à être reconnue comme une association d'aide aux victimes, comme il en existe par exemple pour les accidentés de la route. Elle réclame également une dérogation pour pouvoir se porter partie civile : en effet les associations doivent, dans la législation actuelle, exister depuis au moins cinq ans pour pouvoir se porter partie civile (c'est le cas du MRAP ou de la LICRA), ce qui interdit à des associations récentes d'intervenir dans les affaires de crimes racistes ou sécuritaires (et notamment d'avoir accès aux dossiers d'instruction).

L'association souhaite également participer à l'élaboration du projet de modification de la loi de 1972 contre le racisme et réclame une prise de position publique de la Chancellerie mettant en garde les parquets contre une attitude souvent partielle au détriment des victimes. (27 octobre)

**La France du mélange**

Remake de la Marche des Beurs ? Auto-commémoration d'un événement qui, par son succès, (cent mille personnes manifestant contre le racisme le 3 décembre 83 à Paris) donnait envie d'être répété ?

Nullement, répondent les organisateurs. Pour la plupart des jeunes issus de l'immigration, Convergence 84 se veut différent. L'objectif n'est plus de tenter d'endiguer la montée de la violence raciste, mais bel et bien de mettre en branle cette fameuse « France colorée, pluri-ethnique et multi-culturelle ». D'où ce slogan : « La France, c'est comme une mobylette. Pour avancer, il lui faut du mélange ».

A soixante, répartis sur cinq itinéraires couvrant tout l'hexagone (les uns partant de Strasbourg, les autres de Roubaix, Toulouse, Marseille et Brest) ils enfourchent leurs mobylettes. Devant eux, un voyage d'un mois, et l'occasion, comme ils l'espèrent, d'entendre, de raconter, de quoi donner un coup d'accélérateur à cette France du mélange. (3 novembre)

**Ghettos en grève**

Après dix semaines d'émeutes de troubles dans les cités noires du Transvaal, qui ont fait plus de quatre vingt morts, un test important du climat politique et social a lieu aujourd'hui : les cen-

taines de milliers de travailleurs noirs du noyau industriel de l'Afrique du Sud sont appelés à faire grève par les principaux regroupements de syndicats racistes. Un défi pour le président Pieter Botha, après sa tentative de réduire par la force la contestation des cités noires de la région. (5 novembre)

Deux jours de grève générale largement suivie, des affrontements d'une rare violence font au moins seize morts parmi les manifestants noirs, tandis que l'armée est de nouveau déployée dans certains ghettos noirs.

L'Afrique du Sud est une nouvelle fois en ébullition, et rien ne semble devoir arrêter l'engrenage de la confrontation. La deuxième journée de grève fait de ce mouvement un succès sans précédent pour les forces syndicales et politiques qui en avaient pris l'initiative, à l'appui de revendications politiques et économiques.

Le nombre d'ouvriers en grève a ainsi avoisiné les 90 % dans le triangle du Vaal, l'un des secteurs les plus industrialisés du pays, à l'est de Johannesburg, où se sont produits les affrontements les plus graves depuis deux mois. Ailleurs, la participation à la grève a varié de 10 à 85 % selon les secteurs. (7 novembre)

Le gouvernement sud-africain relève le défi. Après la grève générale, la police multiplie perquisitions et arrestations dans les milieux anti-apartheid, avec une cible particulière, les syndicalistes noirs, Chris Dlamini, président de la Fédération des syndicats sud-africains (FOSATU), principal groupe de syndicats noirs, est arrêté par la police politique sur son lieu de travail, une usine de Springs, à l'est de Johannesburg.

La police avait déjà arrêté Thami Mali, président du comité d'organisation de la grève, ainsi qu'Iphraïm Monareng, président du Congrès des jeunes de Soweto, et Lord Mc Camel de l'association civique du Vaal, la région la plus touchée depuis deux mois. Le gouvernement décide donc de réagir par la force au succès des syndicalistes et des mouvements anti-apartheid. Le ministre de l'Intérieur Frederick De Klerk déclare que le gouvernement n'autoriserait pas « le monde économique et social à devenir un champ de bataille politique ».

Il ajoute, menaçant, « quelle que soit notre impopularité à l'extérieur, nous prendrons des mesures dures contre les instigateurs, les pillards et les radicaux. L'ordre sera maintenu ». (10 novembre)

**Le meurtre d'Épône**

Une quarantaine de travailleurs de l'usine Pirault d'Épône (Yvelines) tentent l'opération de la dernière chance : la grève de la faim dans l'entreprise pour obtenir le paiement des arriérés de salaires. L'opération pacifique tourne au drame. « Au début, on croyait que c'était des balles à blanc. Mais on a compris que c'était du vrai quand Kemal s'est effondré. »

Il fait nuit. Arrivés à 18 h, les grévistes franchissent sans encombre les grilles du bâtiment. Des bureaux de la direction sort un ouvrier camerounais, Jacques Nazada. Selon certains témoins, il est armé d'un fusil. Un autre homme perché sur le toit, est lui aussi armé. Pas de panique. On tente de parlementer. Les grévistes connaissent bien le personnage, réputé pour avoir le sang chaud et qui fait office de gardien. La discussion tourne court.

« Dès que le vigile nous a vu pénétrer dans l'usine, il a immédiatement tiré deux coups de feu avec une carabine. Il tirait calmement, comme un professionnel, carabine sur la hanche. Un autre homme se trouvait sur le toit, mais nous n'avons pas vu s'il était armé », raconte à l'AFP un des ouvriers présents au moment ou la fusillade a éclaté.

A 18 h 30, le drame. Kemal s'écroule, foudroyé par une balle dans l'abdomen. D'après Gabriel Pillet qui habite en face à l'usine, une dizaine de coups de feu sont tirés. Les quatre victimes sont des militants cégétistes, de nationalité turque. Ozgün Kemal est mort après son transport à l'hôpital de Mantes-la-Jolie, l'abdomen perforé par une chevrotine. Aslan Haydar a été grièvement blessé d'une balle dans le larynx, près de l'artère carotide. Enfin, Dogun Hussein et Karatas Rahmi ont été plus légèrement atteints au coude et à l'épaule. (10 novembre)

**Le tueur de Chateaubriant**

En quelques secondes, un petit jeune homme taciturne et réservé est devenu un tueur. Frédéric Boulay, vingt-deux ans « ne regrette pas son geste », disent les enquêteurs. Il a tiré à plusieurs reprises à travers la vitrine du petit salon de thé de M. Gursoy à Chateaubriant où se trouvaient plusieurs consommateurs turcs. Bilan : deux morts, cinq blessés, une localité tranquille qui découvre le racisme, une communauté turque choquée et Boulay, qui passe de sa condition de chômeur à celle de détenu de la maison d'arrêt de Nantes.



Convergence 84 : le Carnaval du 1<sup>er</sup> décembre à Paris.

Frédéric Boulay est le fils d'un résistant et beau-frère d'un Tunisien. Il déclare avoir agi par haine raciale. « Il ne peut pas sentir les étrangers non Européens », déclarent les gendarmes. (11 novembre)

**Etoile jaune**

Les cinq mille « juifs de Syrie » sont malheureux, et s'ils étaient libres de leurs mouvements, ils quitteraient aussitôt ce pays. Les « Syriens de confession israélite » ont les mêmes droits que leurs concitoyens et un peu moins de devoirs, aussi ceux qui s'en préoccupent à l'étranger sont-ils « agressifs et racistes ». Ces deux propositions contradictoires, sont échangées entre Paris, où se tient la Conférence internationale pour la liberté des juifs de Syrie, et Damas où le président syrien Hafez el Assad répond aux questions de journalistes français avant ses entretiens avec François Mitterrand.

Quand aux principaux intéressés, ces minoritaires vivant dans la hantise d'un massacre, ces citoyens de seconde zone dont la carte d'identité est barrée d'un énorme tampon mentionnant leur statut de juif, il ne leur reste rien d'autre à faire que de compter les points. (17 novembre)

**Nouvelle Calédonie**

Jour « J » moins trois pour les élections territoriales en Nouvelle

Calédonie. Une partie des indépendantistes Kanaks lancent un mot d'ordre de boycott et entendent le faire respecter par leurs frères de sang. Mais les choses ne sont pas si simples, car une fraction du Front indépendantiste, le LKS (Libération Kanak Socialiste) se prononce, lui, pour la participation à l'élection. (14 novembre)

Après une brève acalmie, de nouveaux affrontements opposent les gardes mobiles aux manifestants indépendantistes. La large victoire du RCP (opposition) et le relatif succès du boycott indépendantiste ne vont pas faciliter la tâche du gouvernement. (20 novembre)

Deux gendarmeries occupées, des barrages sur les routes bloquant l'île : les militants du Front de libération national Kanak socialiste tentent de démontrer, par une action coordonnée sur tout le territoire, qu'on ne peut gouverner contre les Kanaks. (21 novembre) Patrouilles dans les rues, édifices gardés militairement, après le choc créé par les quatre CRS blessés par balles. (23 novembre)

**Dissidents juifs**

Une centaine de juifs d'Union soviétique demandent à être déchus de leur citoyenneté et autorisés à émigrer en Israël, dans une lettre adressée au président du Soviet suprême (Parlement), dont une copie est parve-

nue aux correspondants de presse occidentaux en poste à Moscou. Les signataires demandent que leur cas soit examiné lors de la prochaine session du Soviet suprême. A l'appui de leur requête, ils indiquent que la Knesset (Parlement israélien) leur a récemment accordé la citoyenneté israélienne et insistent pour que juridiquement, leur départ soit traité comme un rapatriement en Israël, où nombre d'entre eux ont des attaches familiales. La majorité des signataires, auxquels les autorités soviétiques refusent systématiquement un visa d'émigration, résident à Moscou. (25 novembre)

**En vrac**

Le ministre paraguayen de la Défense affirme que le criminel de guerre Josef Mengele se trouve actuellement à Miami, aux Etats-Unis. Il nie d'autre part que le Docteur Mengele se trouve au Paraguay. (9 décembre).

Mobylettes, masques, slogans : la longue marche du Carnaval pour l'égalité, à l'appel de Convergence 84, rassemble des dizaines de milliers de personnes dans les rues de Paris, sur un parcours marathon qui part de Montparnasse et arrive à la République en passant par l'Assemblée nationale. (1<sup>er</sup> décembre).

— Logement —

# QUOTAS ?



**M. Jourdain** faisait de la prose sans le savoir. Les maires font de la discrimination sans le dire.

## CONNAIS PAS

Is courent, ils courent les quotas. Des HLM aux mairies, ils sont partout, pourtant ils n'existent pas. Racistes, discriminatoires, illégaux : de droite à gauche, on est tous d'accord. On leur tombe dessus à bras raccourcis, avec plus ou moins de vigueur selon sa coloration politique. Parlez du seuil de tolérance, et vous verrez votre auditoire frissonner d'horreur. On en est convain-

cu, le quota dans les logements est une pratique bannie, héritée à la fois du XIX<sup>e</sup> siècle et de la politique d'apartheid. Mais voilà, il y a un petit nouveau qui pointe son nez à l'horizon : le « saupoudrage », vital pour l'équilibre social, l'harmonie de la population et les finances communales. C'est beau, c'est neuf et idéaliste à souhait. En réalité, ce concept new-look se résume à bien peu

de choses : pas plus de 10 % d'étrangers au même endroit, faute de quoi les problèmes s'accumulent. La cohabitation devient carrément impossible. A droite, on invoque le mouton maghrébin, égorgé et sanguinolent. A gauche, les caisses municipales épuisées de tant d'aides aux défavorisés. Et de faire appel à la solidarité intercommunale « pour une répartition équitable de la

population immigrée ». N'est-il pas pour le moins contradictoire d'être à la fois contre les quotas et pour l'équilibre des pourcentages ? Trop facile aussi d'arguer des heurts entre communautés pour refuser des immigrés, alors qu'on n'en a jamais accepté.

Où que l'on aille, le double discours est de mise en la matière. Ainsi le Conseil économique et social adopte-t-il un avis (1) où la nécessité d'une « nouvelle politique de répartition, d'implantation et de diversification des logements sociaux pour les immigrés » est soulignée. Plus loin, les rapporteurs, partant du souci louable d'améliorer les conditions de vie dans les banlieues, imaginent une cité heureuse, Thélème sur Seine. Tout va bien, l'emploi, les transports, l'école, la pollution. Le rêve, en somme. Et les immigrés, qui « ne représentent que 10 % de la population... dispersés dans la ville, bien qu'une majorité en habite le centre, ils ne posent pas de problème particulier, ne se regroupent par communauté, pour des fêtes coutumières et familiales, que dans les « salles festives » que la municipalité met à leur disposition ».

De même, le ministère des Affaires sociales propose, pour favoriser l'insertion des étrangers en situation régulière, de « répondre aux besoins des familles étrangères mal logées sans accentuer les déséquilibres sociaux et urbains existants » (2).

### Immigrés bien rangés

Répartition harmonieuse, immigrés bien « rangés » : ces termes se traduisent en pratique par des refus de logement exprimés de façon très claire : « Le quota des locataires de nationalité étrangère acceptable sans nuire à l'équilibre sociologique de la cité étant déjà dépassé... » répond l'OPHLM à une demande de relogement. « Le conseil d'administration [d'un office HLM] a décidé de ne procéder qu'au relogement des familles allogènes... [arrivant à saturation dans notre patrimoine des réservations en faveur des familles étrangères et celles originaires des DOM-TOM... »

Bien sûr, de telles assertions ne possèdent aucun fondement légal. En effet, l'accession au logement social est en principe conditionnée par les revenus des demandeurs. Mais la réalité est autre.

L'attribution est soumise à la politique menée par les « décideurs », notables, responsables de l'aménagement, et surtout élus locaux. D'où l'inquiétude suscitée par l'autorisation récemment octroyée par la Commission informatique et libertés pour la constitution de fichiers informatisés par nationalités des postulants à un logement HLM, (déjà en

vigueur depuis longtemps, d'ailleurs) : « Gare à vous si vous portez un nom à consonance louche, quelle que soit votre origine, vous risquez de passer d'autorité en fin de liste », constate un représentant de locataires.

Il y a bien la loi antiraciste punissant toute personne qui, offrant un bien ou un service, l'aura refusé à raison de l'origine de celui qui le requiert. Mais comment la faire appliquer, quand ceux qui pourraient être incriminés font appel à des arguments qui dépassent largement son cadre ? Il ne s'agit plus, en fait, du racisme primaire qu'on peut dénoncer en brandissant une loi. Les arguments agressifs des uns, enrobés et gênés des autres, font des immigrés les pions d'un vaste jeu politique dont le problème du logement n'est qu'un aspect.

Les récentes déclarations de Georgina Dufoix à propos du regroupement familial en témoignent : le gouvernement se propose de renforcer le contrôle des conditions exigées par ce regroupement, à savoir essentiellement l'occupation d'un logement adapté. On voit bien que ces conditions sont dans la réalité une manière de bloquer, dans la plupart des cas, toute perspective pour un travailleur immigré de faire venir sa famille.

Or, si l'on s'en tient aux diverses prises de position des maires, l'avenir ne paraît guère rassurant. Des immigrés, ils en ont tous trop. Trop ? Mais pourquoi au juste ?

### C'EST PAS MOI, C'EST L'AUTRE

Un exemple, le 1 % patronal. Participation des employeurs à l'effort de construction, cette cotisation permet en principe à leurs salariés de prétendre à l'obtention d'un logement. Une liste est constituée au sein de l'entreprise, où sont inscrits les salariés souhaitant bénéficier de cette opportunité. Certains employés immigrés ou antillais constatent que, quel que soit leur degré de priorité, ils ne se voient jamais attribuer de logement. Ils s'opposent alors à toute une série d'interlocuteurs, qui se renvoient la balle. Le patron : il n'a rien à voir dans le choix, il cotise régulièrement auprès de l'organisme collecteur, c'est celui-ci qui bloque les dossiers. L'organisme collecteur : ça ne dépend pas de lui, il transmet le dossier normalement, ce sont les Offices HLM qui freinent. L'Office HLM : on ne peut rien faire sans l'accord des maires, ce sont eux qui fixent le seuil d'immigrés qu'ils ne veulent pas voir dépasser dans leur commune. Dilution des responsabilités, déroba des interlocuteurs. Bref, personne n'est responsable. □

**QUOTA** [kɔta ou kwɔta] n. m. (mot lat.). Pourcentage, part, contingent : le gouvernement a réduit les quotas d'importation. ||

**QUOTA** [k(w)ɔta]. n. m. (1927; angl. quota, mot lat., abrégé de quota pars. V. Quote-part). Contingent ou pourcentage déterminé. Quota d'immigration (aux États-Unis). Quotas d'importation. Quota de vente, chiffre d'affaires imposé à un vendeur.

### Du Larousse au Petit Robert

Premières incriminées, les difficultés de cohabitation. Or, si l'on excepte les poncifs sur le mouton (toujours lui) croisé dans l'ascenseur, ou des Antillais qui dansent la biguine jusqu'à quatre heures du matin (avant d'aller prendre leur service à l'hôpital ou aux PTT), les participants dudit équilibre social restent incapables de citer des exemples de rejet de la population immigrée par les autochtones.

« Le véritable point chaud, c'est l'école. Lorsqu'il y a trop d'enfants d'origine étrangère, les parents craignent une baisse de niveau, une « mauvaise éducation » affirme Simon Wuhl, de la Commission Pesce (3). Dans la cage d'escalier, il ne se passe pas grand chose, si ce n'est des conflits de voisinage, exacerbés par l'isolement et la dégradation de certains grands ensembles, l'accumulation des problèmes socio-économiques

# Une journée avec Martin Gray

Il parcourt toutes les routes de France pour lancer mille projets de nouvelles solidarités. Nous l'avons suivi.

C'est une ville de l'Ouest de la France. Le chauffeur qui m'emmène de la gare à la mairie où j'ai rendez-vous avec Martin Gray est très fier de sa ville et de son maire, « un homme très ouvert, malheureusement battu à la députation par l'horrible barbichu des PTT ». Je vous laisse trouver la ville.

Attente dans la salle prévue pour. Martin Gray a rendez-vous à midi, je l'attrape au passage, salutations. « J'aimerais mieux que vous n'assistiez pas à l'entretien avec le maire, vous savez, ils sont toujours très crispés avec les journalistes, ça risque de fausser le jeu ». Retour au fauteuil, je m'absorbe dans la littérature municipale : le maire au banquet de nos amis du troisième âge, le maire à l'inauguration de la salle des sports, etc. Ça commence bien.

Quelle idée, aussi, d'aller courir derrière Martin Gray ! L'homme est connu : ghetto de Varsovie, Treblinka, un épouvantable incendie qui détruit femme et enfants en 1970... Depuis, des livres, une fondation, et maintenant, *Maison humaine*.

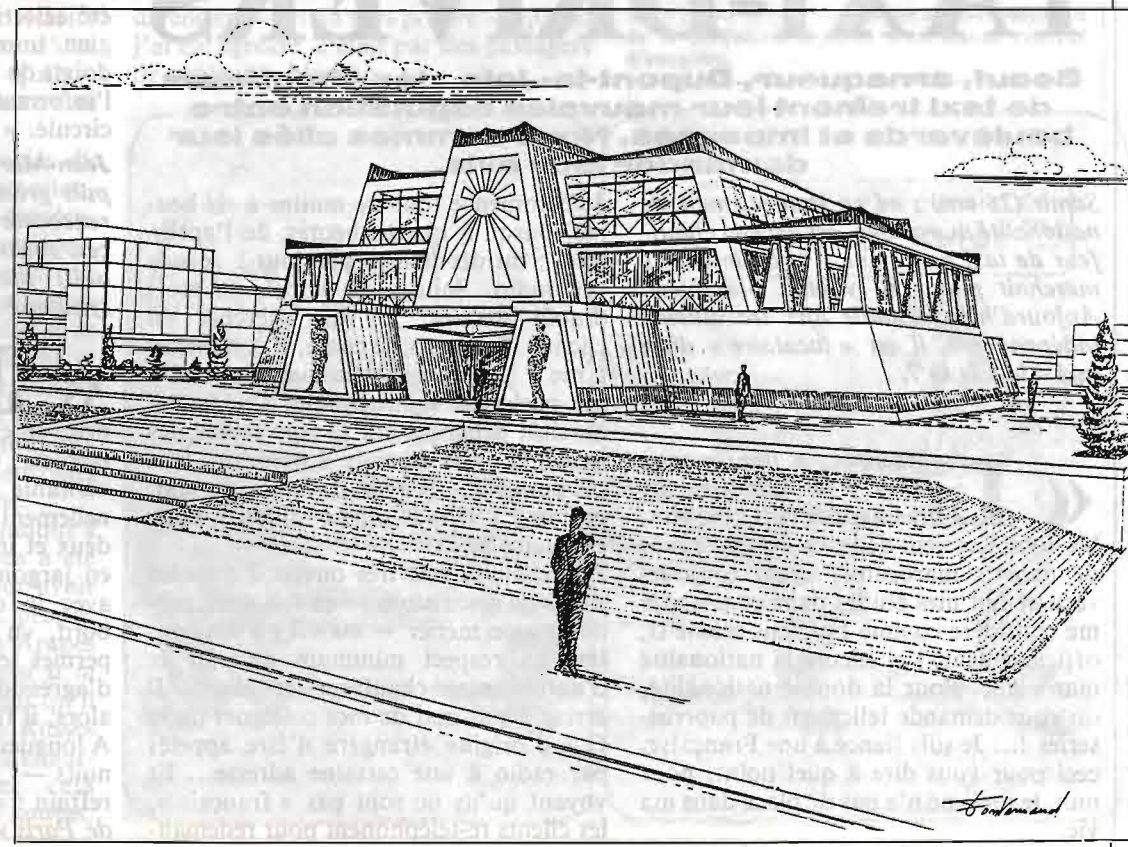
Drôle de nom, un peu rétro, pour un projet un peu fou, un peu vague, mais très exaltant : il s'agit de construire, dans une trentaine de villes de France, de vastes maisons pour regrouper les gens qui veulent « faire quelque chose », venir en aide aux démunis, socialiser les solitaires, etc. Une nouvelle association de plus ? « En France, dit Martin Gray maintenant que nous sommes attablés, il se crée une association toutes les douze minutes. Ça prouve bien que les gens veulent se rassembler pour agir. On va donc construire un lieu pour aider les groupes, les associa-

tions, les individus. On mettra à leur disposition des salles, des bureaux, des lieux de rencontre, une structure nationale. » Bon, ce n'est pas une association. Une nouvelle sorte de maison de la culture, alors. « Non plus, parce qu'on ne va pas la donner aux gens, toute faite. On va impulser un mouvement de solidarité, qui fera que la Maison humaine, avec l'aide des entreprises qui trouveront leur compte à y participer, sera conçue, fabriquée, animée par les gens, sur place, à partir de leurs besoins. Il faut faire naître un élan dans ce monde difficile ».

## 100 000 lettres

Dans le petit restaurant, près de sa nouvelle femme, Martin Gray s'enflamme, cite pêle-mêle les nouveaux pauvres, la centaine de milliers de lettres

## Un prototype de Maison Humaine



qu'il a reçues, le repliement sur soi de notre société, les nouveaux procédés de construction, une entreprise de restaurant populaire à Montpellier, etc. Impressionnant.

C'est pour ça qu'il est sur les routes, et qu'accessoirement, j'ai dû faire deux heures de train pour le rattraper. Une tournée dans toutes les villes de France, ou presque, pour discuter avec les élus, les entreprises, la presse. Après moi, vient le journal local.

Pourquoi maintenant ? C'est que TF1 diffuse à partir du 7 février une série de huit épisodes tournés par Robert Enrico et inspirés d'*Au nom de tous les miens*, le livre où Martin Gray a raconté sa difficile existence. Dès janvier, dans une vingtaine de villes, l'émission sera présentée en avant-

première, en collaboration avec les associations de défense des Droits de l'Homme, dont le MRAP. Même février, c'est encore trop loin pour Martin Gray. En me raccompagnant à la gare, il m'explique que d'ici là, il veut lancer des programmes de TUC (1) pour fabriquer les parpaings nécessaires aux futures *Maisons humaines*, et un service téléphonique d'entraide, baptisé *Service pour la vie*. Il sera présent à l'avant-première qui aura lieu dans un cinéma de votre ville. Même si le projet vous semble flou, allez écouter l'homme le défendre, il vaut le détour.

Jean ROCCIA

(1) TUC : travaux d'utilité collective, mis en place par le gouvernement et les élus pour résorber le chômage des jeunes.



A l'arrivée de Convergence 84 en décembre dernier

tel le chômage et un racisme ambiant entretenu sur le thème de l'insécurité de la délinquance ». Des opérations d'urbanisme bien conçues, bien préparées ont prouvé que le « vivre ensemble » était possible, à condition que chacun y conserve son identité. A Marseille, dans le quartier du Petit Séminaire, réhabilité il y a peu, les Gitans ont gardé des terrains vagues, les Maghrébins gèrent leur mosquée, les Français continuent à cultiver le carré de jardin qu'ils avaient occupé « sauvagement ». Que devient, dans un contexte d'arbitraire, le droit au choix du logement,

affirmé par la loi Quilliot ? (22 juin 1982). « Le droit à l'habitat est un droit fondamental. L'exercice de ce droit implique la liberté de choix par toute personne de son mode d'habitation et de sa localisation ».

## Les Smicards à Chantilly

Droit fondamental... les termes prennent un tour dérisoire quand on sait que le choix consiste pour les immigrés soit à se rabattre sur les logements qu'on leur laisse dans le circuit privé (hôtels garnis, marchands de sommeil) ou à s'inscrire sur les listes d'attente des HLM, les seules filières normales à la mesure des ressources dont la plupart disposent. Déjà freinées, leurs demandes ne risquent-elles pas d'être carrément bloquées devant une norme communément admise : celle du droit à assigner les gens à résidence, au nom de « l'équilibre social » ?

Clefs de voûte en forme de point d'interrogation, les maires. Déjà présents dans les instances d'attribution de logement, ces derniers se sont vu en effet confier, dans le cadre de la décentralisation, la maîtrise du permis de construire. « Dès lors, il suffit de sélectionner le type de logement à construire pour éliminer les indésirables. Sans F 6, pas de familles nombreuses, sans locatif aidé, fini les « pauvres », sans foyer, plus de *Maliens* », dit un aménageur local.

Autre argument avancé, les budgets d'aide sociale qui grèvent celui de la commune. Mais va-t-on devoir fixer un quota aussi pour les personnes âgées défavorisées et transférer d'urgence tous les petits vieux du 11<sup>e</sup> à Neuilly ? Ou ins-

taller les smicards en forêt de Chantilly ? Force est de constater que cette notion d'équilibre social est créée de toutes pièces. Bien sûr, des manœuvres politiques ont contribué à l'arrivée en masse de familles étrangères dans certaines communes et le jeu s'en est trouvé inégal. Mais, si Mantes-la-Jolie arrive en tête du hit-parade avec 32 % d'immigrés, cela n'est pas dû au hasard, mais aux nombreuses usines implantées sur le territoire de la commune. Difficile de trouver autant d'ouvriers dans le 7<sup>e</sup> arrondissement ou de bourgeois à Pantin. Dans beaucoup de mairies, on en est encore à se demander si ce sont les étrangers qui ont fait fuir les Français des ZUP. On n'attribue plus de logement aux immigrés, quitte à les laisser vacants, dans l'espoir de voir revenir un jour des Français qui votent, et bien. Les maires ne sont-ils pas en train de rater ainsi un virage historique d'importance ? Les ouvriers qualifiés français ont depuis longtemps déserté les cités dortoirs, pour un pavillon ou un appartement de meilleur « standing ». Confort et promotion sociale obligent. Et à moins de se boucher les yeux, comment ne pas voir à la lueur des grèves Talbot-Poissy ou Citroën, que la classe ouvrière française est à présent, et depuis longtemps déjà, extrêmement basanée ? □

Véronique MORTAIGNE  
Claire RODIER

- (1) Rapport Girard sur la qualité de la vie dans les Banlieues des grandes villes. Novembre 1983.
- (2) Dans un document de travail préparatoire aux lois proposées au Conseil des ministres du 10 octobre 84.
- (3) La Commission Pesce, ex Dubedout, est chargée de la réhabilitation des quartiers dégradés.

**A Différences, nous attendons vos témoignages. Quotas, attribution arbitraire des logements : la question est d'importance. Écrivez-nous.**

## SAUPOUDRAGE OU GHETTO ?

« Mais alors, si vous n'êtes pas pour une répartition harmonieuse de la population étrangère (NDLR, nouvelle expression pour quotas), vous êtes pour les ghettos ? Mauvais souvenir, les ghettos. D'ailleurs, les immigrés eux-mêmes n'en veulent pas. Ils craignent la détestable réputation dont sont taxés les quartiers personnalisés (NDLR : c'est le nouveau terme pour ghetto), les risques accrus de répression et de discrimination de la part des pouvoirs publics. — Donc, vous admettez les quotas, le seuil de tolérance, la répartition arbitraire des logements ? » Dialogue sans fin, où aucune réponse n'apparaît clairement peut-être parce que la question est mal posée. □



— Hep ! —

## TAXI-DRIVERS

**Beauf, arnaqueur, Dupont-la-Joie : les chauffeurs de taxi traînent leur mauvaise réputation entre boulevards et impasses. Nous sommes allés leur demander leur avis.**

Samir (26 ans) ; né en France, mais de nationalité marocaine, est devenu chauffeur de taxi parce que « le bâtiment ne marchait plus » (il y était plombier). Aujourd'hui, assimilé aux travailleurs indépendants, il est « locataire » d'un taxi à la Cie G 7.

« Le racisme, à une époque où il y a tellement de brassages de races me semble complètement dépassé. Né en France de parents marocains, ayant toujours vécu et fait mes études dans ce pays, je me considère comme Français même si, officiellement, j'ai encore la nationalité marocaine. Pour la double nationalité, on vous demande tellement de papiers... Je suis fiancé à une Française, ceci pour vous dire à quel point, pour moi, le racisme n'a pas de place dans ma vie.

Je commence tous les matins à six heures. Jusqu'à quatre heures de l'après-midi ; du dix heures par jour ! Je suis taxi-radio. Suite à un appel, au mois d'août dernier, je vais chercher un client... En cours de route, il commence à me « brancher » politique et se met à me parler de « bougnoules »... Je l'ai aussitôt débarqué sur la voie rapide des quais. Il avait un train à prendre ; tant pis pour lui... Il avait demandé un taxi, pas une « tête-de-pipe » ni un « bouc émissaire »... Pourtant, je suis très ouvert à tous les sujets de discussions — ça fait aussi partie de mon métier — mais il y a des limites, un respect minimum de part et d'autre entre chauffeur et client. Il arrive à pas mal de mes collègues de la G 7 d'origine étrangère d'être appelés par radio à une certaine adresse... Et voyant qu'ils ne sont pas « français », les clients re-téléphonent pour redeman-

der un autre taxi. C'est ce que j'appelle « l'effet Le Pen » ; une menace pour la France avant d'en être directement une pour les immigrés ; une menace pour l'intelligence, pour l'économie, pour tout !

Avec la clientèle féminine, ce genre de problèmes se pose moins. Elle est sans doute plus... discrète. En général, je déclenche la discussion avec les clients. Certains me disent stupidement : « Ah bon, vous êtes marocain ; vous n'êtes pas arabe ! » (sic)... Personnellement, je me demande comment le racisme peut encore exister en France, alors que si on chassait tous les immigrés il faudrait virer un tiers de la population française ! Et puis, par exemple, un monsieur comme Roger Hanin, c'est un Français français ?... Tout ça est aberrant !...

A l'intérieur de la profession, on s'entend assez bien les uns avec les autres, quelles que soient les origines. Mais, d'un point de vue général, il y a contre nous une autre sorte de « racisme » : anti-taxi. Les syndicats ? Je ne crois pas à leur efficacité ; c'est le « ministère de la parole » ; une goutte d'eau dans la mer. Dans le taxi, il faudrait déjà réduire les horaires de travail. A la G 7 où je suis, ils viennent de créer un « club-affaires » pour une clientèle de patrons et de cadres de boîtes commerciales, des prestations de service-transport au forfait. Pour nous, c'est un moyen d'un peu mieux gagner sa vie. Cent cinquante collègues sont directement concernés par cette « création-maison ». Ils ont déjà tous été sélectionnés. Les chauffeurs d'origine immigrée s'y comptent sur les doigts de la main... Comme par hasard, l'information avait, pour nous, bien mal circulé. »

Jean-Marc (39 ans). Ex-fonctionnaire, puis grand « routard » par goût de la rencontre et, justement, des... différences. Aujourd'hui : chauffeur de taxi (de nuit) par désir d'indépendance. Un syndiqué de la profession.

« Je ne suis pas radio-taxi, parce que ça limite les contacts aux appels de prise-en-charge avec la boîte qui vous emploie. Ce n'est pas un instrument de véritable « communication ». Personnellement, je préfère les rapports hasardeux et impromptus de la « maraude » en jargon de métier. Le contact direct avec la clientèle. Le système-radio à bord, vu la répartition des fréquences permet seulement en cas d'accident ou d'agression d'alerter des collègues... Ou alors, il faudrait être « cibiste ». A longueur de journées — pour moi, de nuits — on entend trop souvent le refrain : « vous nous faites faire le tour de Paris » alors qu'on recherche juste-

ment le meilleur chemin pour multiplier les « prises-en-charge ». A la fin, on finit tous plus ou moins par avoir « du nez » pour détecter au premier regard les clients « à problèmes ». De quelque nationalité qu'il soit — tant pis pour le lieu commun et la lapalissade — mais un emmerdeur est toujours un emmerdeur...

Ce qu'il faut dire, c'est que le taxi est un boulot qui est un peu un « réservoir » du chômage ; ce n'est que très rarement un premier métier. On se retrouve sans travail, on a le permis de conduire : on devient chauffeur de taxi !

**« Il m'est arrivé que deux ou trois fois, il y en ait qui se barrent à un feu rouge sans payer ».**

De jour ou de nuit, la banquette de taxi devient vite et souvent un « défouloir ». On a régulièrement droit à des « overdose » de propos politico-fumeux... Et aux griefs contre les confrères ; notamment contre les « Chinois » (les chauffeurs originaires du Sud-Est asiatique : tous mis dans ce même sac ethnique) : qui « ne connaissent même pas les itinéraires ». Personnellement, j'essaie d'expliquer aux clients les conditions de recrutement, la formation à la « va-vite » et la sacro-sainte rentabilité des boîtes de taxis, des patrons-loueurs de voitures qui se préoccupent plus de rentabilité que de qualité de service. Moi, heureusement, je suis Parisien de naissance. Comme chacun, à la suite d'un examen et d'un certificat provisoire on m'a largué taxi. Sur la base d'une connaissance de soixante-quinze « axes » dans Paris alors qu'il en existe environ... six mille.

Sûr qu'un bon nombre de réfugiés du Sud-Est asiatique ont eu une formation-bidon. Mais qui en profite ?... Généralement ces réfugiés ne se syndiquent pas, certains pourtant se regroupent et s'organisent en coopératives ; une bonne façon, je crois, de contester le patronat. Ces réfugiés (Vietnamiens et Cambodgiens pour la plupart) sont nombreux dans la profession depuis quatre ou cinq ans. Mais il y a toujours eu, depuis longtemps, des chauffeurs d'origine africaine et maghrébine.

En tant que chauffeur, je suis syndiqué à la CGT. Un de nos collègues en a été exclu, il y a quelques mois, pour avoir tenu des propos racistes. Des propos aberrants contre les Noirs et les Arabes qui faisaient soi-disant « du mal à la profession »... Avant, chacun sait qu'il y avait un important quota de Russes blancs dans le métier ; Mais les chauffeurs d'origine maghrébine, cela remonte aussi à de nombreuses années.

Ce à quoi il faudrait s'en prendre, c'est aux conditions de formation des « taxis », au système actuel, qui n'est pas du tout fait pour assurer un bon service au public. Et là, alibis raciaux et propos racistes ne font que dissimuler le problème.

C'est vrai, dans le taxi il y a un certain « corporatisme » dû au fait que chacun travaille seul de son côté. Comme c'est un métier de solitaire, il existe une solidarité entre chauffeurs, un peu comme chez les routiers.

A priori, on assimile un peu trop facilement le chauffeur de taxi — comme le garçon de café — à « l'arnaqueur » de touristes et d'étrangers ; ce qui est faux dans l'ensemble de notre profession. Moi, ce que je regrette un peu, c'est la lecture trop assidue du Parisien Libéré parmi les collègues.

Le racisme latent ou manifeste ? Il existe de part et d'autre. En dehors du « cliché » du chauffeur de taxi « beauf » ou « Dupont-la-Joie »... (il est sûr qu'il y a parmi nous des collègues qui ne prennent pas à bord de leur taxi certaines « catégories raciales »).

Personnellement, j'ai jamais eu de problème particuliers avec des clients d'origine immigrée ; souvent des gens de conditions modestes (ouvriers, OS, etc.) qui regagnent la nuit leurs chambres dans Paris ou la banlieue. Il m'est juste arrivé que deux ou trois fois il y en ait qui se barrent de mon taxi à un feu rouge, sans payer ; c'est tout. Je ne sanctifie pas une race ou une origine plus qu'une autre mais, à mon corps défendant — et au sens propre — quand j'ai été agressé, c'était par des passagers de couleur... blanche.

Comme je vous le disais, le taxi surtout de nuit est un lieu clos où l'on « s'épanche » facilement et dans l'anonymat. Ce que je sais, c'est que certains clients attendant à une station préfèrent parfois céder la place au second arrivant parce que le chauffeur « de tête » est arabe ou noir. Une passagère m'a dit l'autre nuit « Je ne voulais pas prendre le premier taxi parce qu'un Noir était au volant. Une fois, j'ai eu un problème avec un chauffeur noir (elle se plaignait de « propositions »). Alors maintenant, je fais attention !... Drôle de « job », chauffeur de taxi ! ».

Un chauffeur d'origine africaine (la trentaine) :

« Il y a trop à dire, sur le racisme, et moi je travaille... Pas le temps de parler. Ou vous me payez une course et on se balade le temps que vous voulez... Parler, parler, ça ne sert à rien. Le racisme, c'est tous les jours. On vous regarde et à la gueule du chauffeur on vous dit : non, merci ! Quand on s'arrête pour aller bouffer, ça dépend des quartiers, mais là c'est comme mes frères qui bossent ailleurs ; il vaut mieux pas entendre les conneries qui se disent au resto ou au café »...

Propos recueillis par Jean MONTARLOT

A lire sur la question : La Dame au bidule de Victoria Thérèse (éditions des Femmes) ; récit autobiographique d'une « taxi-driveuse » de nuit.

Le taxi dans la ville de Philippe Laneyrie (éd. du Champ urbain ; 74 rue de la Fédération, Paris 15<sup>e</sup>)

L'envers du mythe. Une analyse socio-économique de la profession à partir d'un travail collectif d'enquêtes.





— En avant la troupe —

# BLACK, BLANC, BEUR



La troupe des B3

Sur la banlieue, flotte le drapeau de l'indépendance.

## B3 : céquoiça ? Un nouvel engin spatial, ou

un colorant de synthèse ? vous brûlez, il s'agit bel et bien de couleur. Ce sont les trois lettres de Black, Blanc, Beur, groupe chorégraphique du Centre d'Action Culturelle de Saint-Quentin en Yvelines.

Vu la gravité de certains événements actuels concernant les minorités immigrées, faire de la danse veut dire que l'on « n'en a rien à foutre » pensez-vous... Erreur. J'en ai tout à foutre, tel est précisément le titre de leur premier spectacle, qui est déjà l'aboutissement de toute une histoire...

Au début était un homme, Jean-Abderaman Djemad. Ce double prénom éclaire bien la personnalité de ce Kabyle de trente ans, qui n'en finit pas de bouger dans sa tête et dans sa vie : « J'ai pris la part dans mon éducation de ce qui m'a paru fort, de ce qui m'a paru nutritif pour employer le mot exact », dit-il. Sa jeunesse fut partagée entre deux centres d'intérêts : les études de médecine (pour faire plaisir à sa mère...) et la compétition de natation.

Il en résulte un mélange assez attachant style « la tête et les jambes » : la dialectique ne lui fait pas peur, si besoin est, mais il privilégie tout ce qui a trait au corps, au vécu affectif et par conséquent aux signaux d'alarme psychosomatiques. Il a vite délaissé l'idée d'un exercice traditionnel de la médecine pour s'occuper de jeunes dans différentes structures, dont la dernière en date est précisément le CAC de Saint-Quentin, où il occupe un poste d'animateur socio-culturel.

Il a su gagner la confiance de ces jeunes, sans démagogie. « Je ne mâche jamais mes mots, affirme-t-il, et dans le social, j'étais bien réputé à Saint-Quentin ! ». Il est ainsi parvenu, avec l'aide bienveillante du directeur Daniel-Jacques Hanivel, à catalyser leur formidable énergie.

## Et le voilà devenu le papa-poule de la bande,

... le père adoptif des « B3 ». Ces triplés sont en fait... 38, nés à la danse professionnelle par insémination chorégraphique artificielle réalisée par le docteur

Djemad. Rien dans leur filiation naturelle ne les prédisposait à une carrière artistique : ni leur milieu familial, modeste pour la plupart, parfois défavorisé, ni la couleur plus ou moins foncée de leur peau (mis à part quelques Blancs).

Ces points communs énoncés, ils ne vivent pas tout à fait le même quotidien : certains travaillent ou pointent à l'ANPE, les plus jeunes sont souvent lycéens, quelques-uns (comme Fatima) ne vivent plus chez leurs parents.

Ils furent sélectionnés lors d'une audition organisée par le CAC de Saint-Quentin-en-Yvelines en vue de la réalisation d'un spectacle. Le produit promettait d'être local puisque l'appartenance à l'une des communes de la ville nouvelle était une condition impérative pour toute candidature.

Après la finale, il s'avéra que l'on manquait dramatiquement de filles. Jusqu'à présent elles sont restées très minoritaires, neuf pour vingt-neuf. Restait le plus dur : emmener en stage intensif en Bretagne ce mélange explosif de personnalités dont certaines présentaient toutes les caractéristiques de cas sociaux. Pour la

chorégraphe, Corinne Lanselle (formée à l'école Alvin Ailey et professeur à l'American Center), la principale difficulté fut de respecter le talent de chacun à l'état brut (la grande majorité n'avaient jamais pris de cours de danse de leur vie) en les persuadant qu'une certaine rigueur de travail pouvait démultiplier leurs possibilités naturelles. Mais, d'après Jean-Abderaman, ils étaient déjà « chorégraphes de leur propre corps » et cela ébranla quelque peu les certitudes de Corinne...

Ce ne fut pas sans heurts et conflits divers, mais après une gestation de cinq mois seulement, le 15 septembre, le bébé vint au monde (non pas dans une grotte, mais dans un parking). Prématurément, persifleront certains, mais fort bien constitué reconnaît-on à l'unanimité.

## Ce n'était certes pas la première fois qu'il se

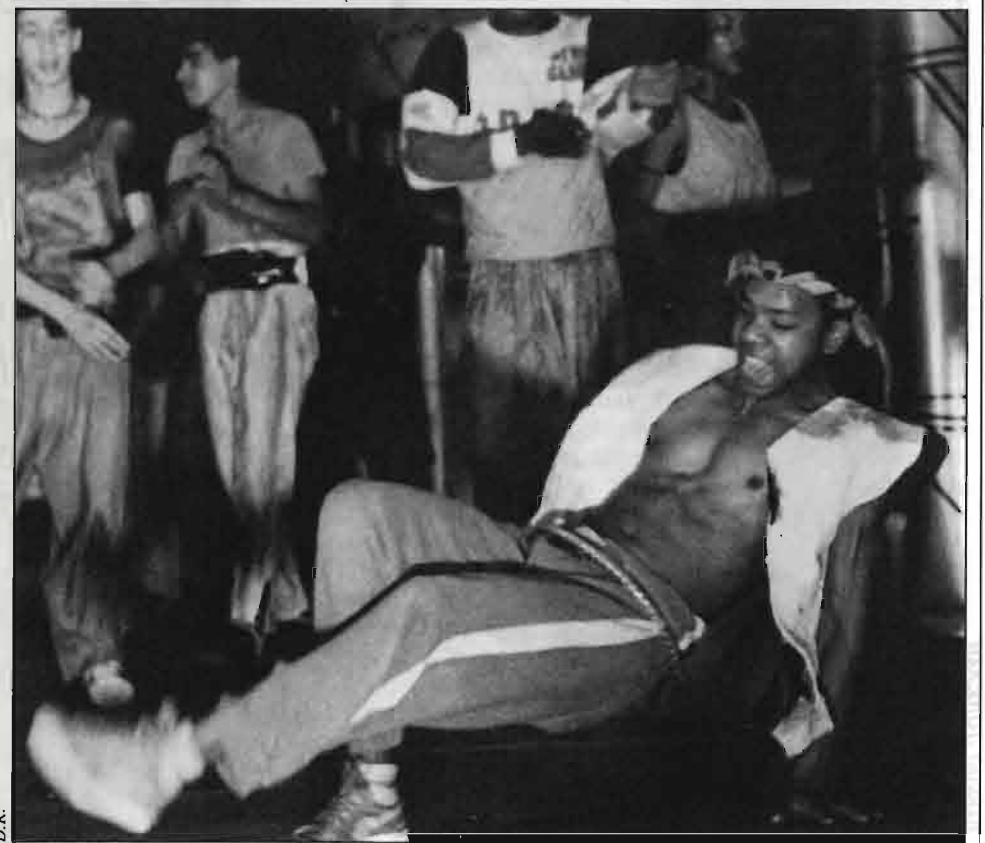
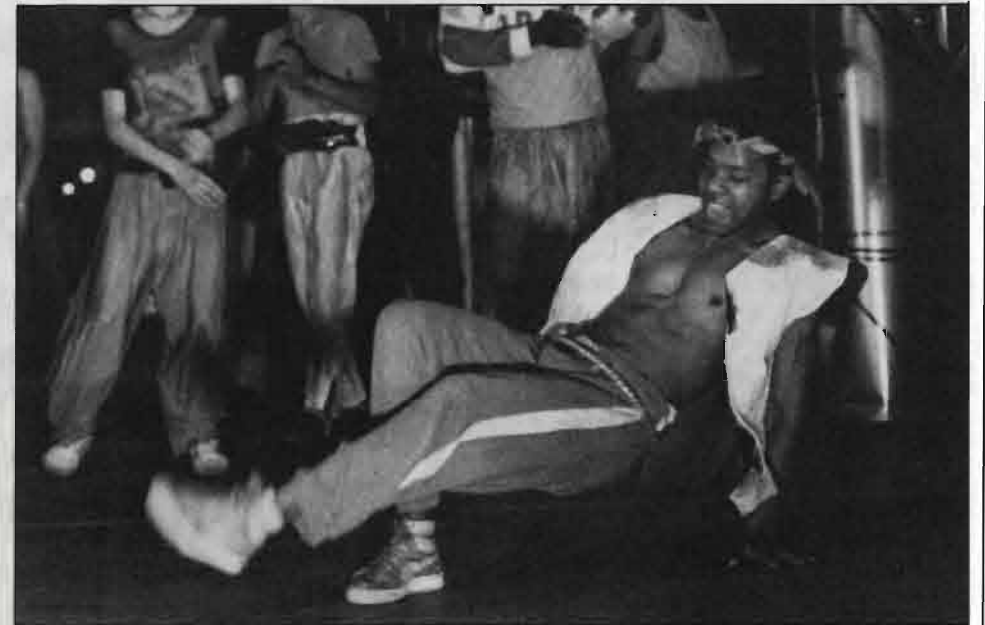
dansait quelque chose d'intéressant en banlieue, mais habituellement il s'agissait d'accueillir un spectacle « clefs en mains » conçu par un chorégraphe de la capitale ou d'une grande ville de province. Il s'agit cette fois de la production originale d'une banlieue (à forte densité immigrée) avec l'aide conjointe de l'Etat et des communes environnantes.

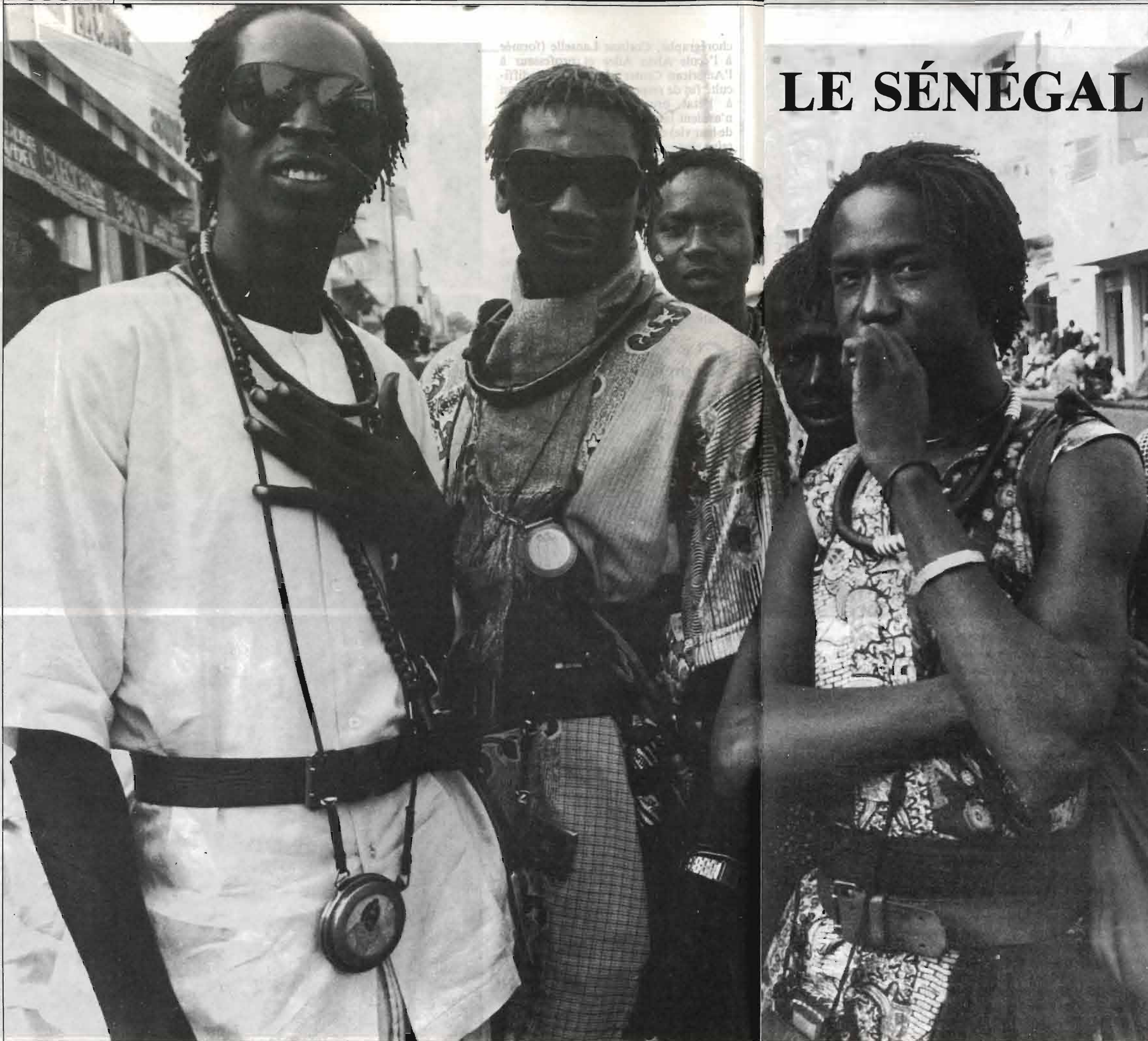
Si les deux représentations du spectacle des B3 ont obtenu des échos très positifs, il s'agit maintenant pour Jean-Abderaman et toute l'équipe du CAC « d'exporter cette création chorégraphique, et propulser les B3 sur l'orbite culturelle nationale (et internationale ?) ». Pour cela il faut progressivement couper le cordon : c'est-à-dire les aider à organiser eux-mêmes leur travail, à négocier les contrats qui leur seront proposés.

Pour ce faire, certains devront aussi perfectionner leur maîtrise de l'écrit et de l'oral, puisque en pays occidental, il ne peut y avoir d'insertion sociale totalement réussie sans ce double langage.

Les propositions affluent de nombreuses villes de France, et les projets ne manquent pas d'ambition (parmi lesquels Avignon 85). Concrètement, nous aurons l'occasion de voir leur spectacle certains week-ends de janvier à mai. Après, ils partiront vraisemblablement en tournée à l'étranger. Déjà huit d'entre eux ont été choisis lors d'un casting pour participer au prochain film de Costa Gavras... Attention à la grosse tête ! Jean-Abderaman essaiera d'y veiller tout comme il soigne leurs corps. Il n'est plus un gamin et connaît les pièges du « miroir aux alouettes ». Sa lucidité, associée à l'immense talent des danseurs du béton, est le meilleur atout de cette jeune compagnie. □

Chantal LANGEARD





## LE SÉNÉGAL

### ENTRE INTÉGRISTES ET DISQUETTES

**Vroum : les bolides sont en route vers Dakar. Nous les avons précédés : les marabouts ne sont plus ce qu'ils étaient, le pain a augmenté, mais on vit.**



Dakar, début décembre. Une certaine morosité. L'été fut rude, les autorités ont osé toucher (lourdement) au prix du riz et de l'huile, denrées de base des Sénégalais. Il n'y a cependant guère eu de réactions à ces hausses brutales, simplement une prise de distance, insensible, vis-à-vis

d'Abdou Diouf, le président de la République, dont l'assise politique paraissait auparavant bétonnée. Elu en 1983 avec plus de 80 % des suffrages exprimés, Diouf, bien qu'également secrétaire général du P.S. (1), n'était jusqu'à présent pas soumis aux critiques dont son parti était parfois la cible. La contestation qui a porté sur la régularité des élections législatives ne s'étendit jamais à la présidentielle du même moment.

Mais là, c'est trop. Le pays, endetté, doit passer sous les Fourches Caudines du FMI : salaires bloqués, hausses massives des prix... et cette sécheresse qui n'en finit pas. Sénégal, terre de Sahel, qui bien sûr ne se compare pas avec le Mali, le Niger ou la Haute-Volta (Burkina-Fasso, aujourd'hui), c'est-à-dire qui n'a pas atteint ce niveau de sensationnel où l'Occident daigne lancer une campagne « à-vot'-bon-cœur ». Mais une terre pelée qui, déjà, dans l'est, accueille le choléra et qui, malgré le mouvement de solidarité avec le monde rural lancé par le pouvoir, n'arrivera certes pas à être irriguée selon ses besoins.

*Un président, Abdou Diouf, élu avec 80 % des suffrages.*

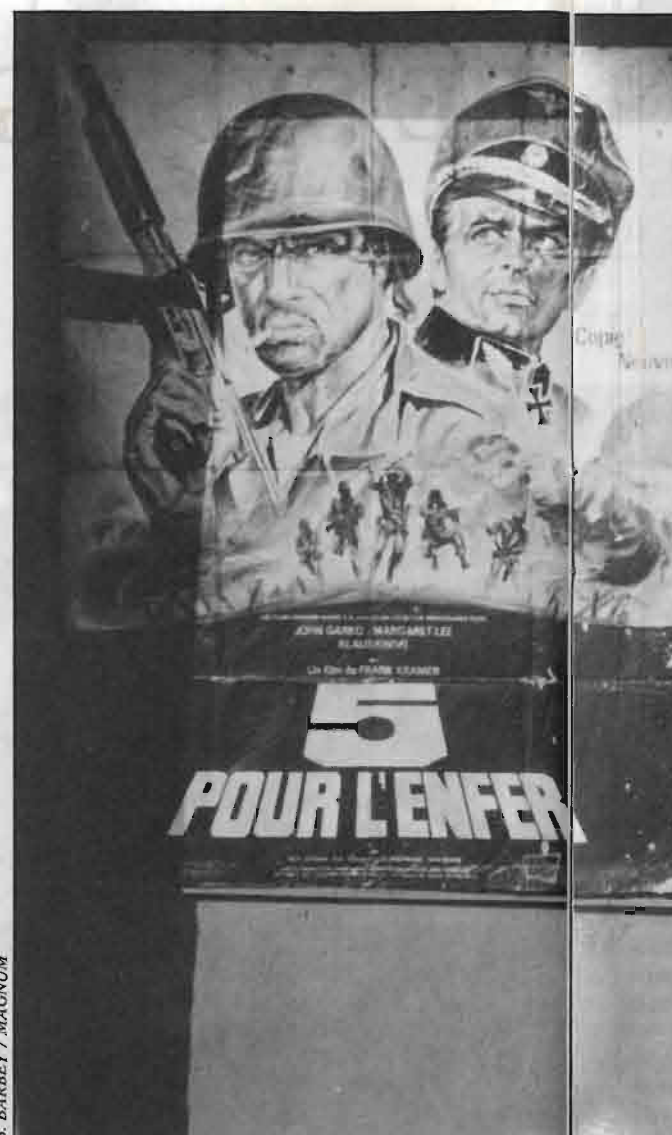
*Un grenier à riz, la Casamance, un territoire sinistré, le Sahel.*

La faute à l'héritage colonial et au néo-colonialisme, sans doute, qui ont imposé coton et arachide au détriment de l'agriculture vivrière, qui ont modifié les habitudes alimentaires et suscité ce résultat : les Sénégalais consomment du riz qu'ils importent et délaissent le mil qu'ils produisent. Du riz toutefois, quelque peu cultivé dans la région du Fleuve, l'arrière-pays de Saint-Louis, il pourrait s'en produire davantage. La Casamance, au Sud, climat tout-à-fait propice, serait le grenier du Sénégal si le nationalisme local n'empêchait le pouvoir d'y investir sans arrière-pensée. Longtemps coupée du Nord (2) par la banane gambienne (qui n'est plus guère qu'une fiction juridique depuis l'instauration forcée de la Fédération sénégalienne), cette Casamance se peuple de façon dominante — mais non majoritaire — de Diolas, une ethnie plutôt chrétienne ou animiste que musulmane, très séparatiste en tous cas, et qui

**Le Sénégal aujourd'hui : les disquettes, des jeunes filles qui sortent en boîte mais aussi qui croient à l'amour libre et à l'émancipation de la femme. Du cinéma ?**



P. FRILET / SIPA



B. BARBEY / MAGNUM



G. LE QUERRÉC/MAGNUM



**Abdou Diouf successeur de Leopold Senghor.**



P. KYRIASIS/SYGMA

se fait hacher menu par l'armée et par dizaines tous les mois de décembre, depuis deux ans qu'elle commémore (sur le modèle iranien des anniversaires) la mort de lycéens abattus par la police. Zone à haute tension, donc, ce qui ne favorise pas son essor économique.

Il reste positivement à Diouf une certaine réussite industrielle avec les ICS, Industries Chimiques du Sénégal, tournées vers la transformation des phosphates en acide phosphorique. Inauguré en grande pompe en avril 83, le complexe industriel s'est voulu un exemple de coopération Sud-Sud : l'Inde a fortement contribué à la réalisation du projet et achète la moitié de la production, à un prix relativement indépendant des fluctuations du marché. Les investissements ont été lourds, mais pour l'instant, ça tourne.



On le voit, l'économie est à cette heure entre chien et loup où il devient difficile de distinguer devant soi. S'il y a un optimisme qui s'est perdu, reste la jouissance, savourée sans ostentation, d'un progrès potentiel et d'une singularité. Entouré de régimes militaires, le Sénégal affichait une stabilité policée, pas mécontent de trancher sur les idées toutes faites à l'endroit des régimes d'Afrique noire ; il s'était passionné pour les législatives et la présidentielle de 83, comme l'ouverture de

temps nouveaux. Le soufflé est retombé, non pas que ce sentiment de stabilité et de singularité se soit aboli, mais c'est la certitude lui étant attachée qui commence à chanceler. On est bien sûr que l'armée ne bougera pas, mais on veut bien tout d'abord évoquer l'hypothèse ; on essaye désormais de se convaincre de ce qui auparavant allait de soi.

### **La véritable culture du Sénégal contemporain ? L'Islam.**

Idem pour Diouf dont on suppose l'effritement de l'aura politique, pour toutefois constater qu'il n'y a pas de personnalité de rechange, ni au P.S., ni dans l'opposition : au P.S., de la bande des quatre héritiers de Senghor, Diouf, Collin, Thiam et Niassé, deux ont été récemment évincés : Habib Thiam a démissionné au printemps de la présidence de l'Assemblée nationale et Moustapha Niassé, récemment, du poste de ministre des Affaires étrangères, après un pugilat en Conseil des ministres avec son homologue de l'information. Quant à Jean Collin, qui passe parfois pour le véritable numéro un, il est sénégalais, mais blanc, ce qui s'accorde mieux avec des fonctions d'éminence grise que de représentation publique. L'opposition se trouve principalement représentée par le Parti Démocratique Sénégalais, une sorte de parti travailliste, dont le secrétaire général, Abdoulaye Wade, a réalisé 15 % à la présidentielle. Mais on ne sait pas trop où l'on va, puisqu'il a largement contribué à l'auto-

sabordement du quotidien unique d'opposition, **Takusaan**, qu'il soutenait et qui le soutenait, puisqu'il refuse également de présenter son parti aux prochaines élections municipales, arguant des irrégularités passées, tout en continuant cependant à jouer le jeu démocratique. Le dirigeant du Rassemblement National Démocratique, d'obédience similaire, Cheikh Anta Diop, suscite certainement plus de respect politique, mais son parti souffre d'un manque de représentativité.

Alors ? Alors Diouf a peu de concurrents sérieux, mais il apparaît désormais fragile, d'autant plus que les marabouts l'ont lâché cet été et que les intégristes continuent de travailler le pays à l'idéologie.



de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette irruption de l'Islam porte alors avec soi les confréries religieuses, ces communautés des voies mystiques, qui enseignent comment se libérer des passions, des entraves à l'épanouissement dans la voie de Dieu. Confréries de purs, de saints, dont l'histoire coloniale

L'Islam, en effet, constitue la véritable culture du Sénégal contemporain : 90 % de musulmans et qui pratiquent, pour environ 8 % de chrétiens et le reste d'animistes. Sauf chez les Toucouleurs du nord, convertis dès notre Moyen-Age, la religion a connu son expansion à partir

fera des opposants au pouvoir politique français ; lutte anticoloniale et religion musulmane ont pu ainsi s'unir et se figurer dans la personne de ces marabouts, et les mettre en position de centre politique incontournable avec lequel l'Etat aujourd'hui doit toujours compter. En gros, ces

les désigne à être tels. Elus pour leur sainteté, liés aux membres d'une confrérie, plus proches de la population et de ses préoccupations que le pouvoir d'Etat, sans responsabilité d'autre part dans l'exercice de celui-ci, ils sont à même d'assurer ou de miner les assises politiques de quiconque. Diouf avait bénéficié du vote maraboutique en 83. La crise économique, les hausses, la persistance de la sécheresse en zone sahélienne lui ont retiré leur appui.

De surcroît, les marabouts avec lesquels, malgré tout, le pouvoir a pris l'habitude de composer en jouant des rivalités et des privilèges singuliers, se retrouvent aujourd'hui concurrencés par un mouvement intégriste, dont les périodiques sont financés par l'Iran, et qui reproche aux confréries d'avoir pratiquement suscité un nouveau clergé, héréditaire qui plus est, puisque, dans les faits, un marabout le reste à vie et que ses fils ou apparentés le deviennent s'ils le souhaitent. Cet intégrisme, apparu à la faveur des élections de 83, durant lesquelles tous les partis avaient rivalisé d'islamisme, refuse pour sa part de négocier avec le pouvoir et réclame à grands cris une république islamique (l'Etat sénégalais est laïque) et la moralisation rigide de la société civile.



*L'autre face du Sénégal, l'océan, la plage, les villages de pêcheurs.*

Il serait toutefois temps de se défaire du bien connu, des idées toutes faites sur l'intégrisme musulman, qui n'est pas vécu dans les consciences comme écart excessif sur la norme religieuse, ou comme impérialisme fanatique de l'irrationnel. Nous avons vécu en Europe des religions chrétiennes en recul, qui menaient des combats d'arrière-garde sur l'évolution, la sexualité, etc., en sorte qu'une intervention religieuse excédant le domaine du privé des consciences nous semble incongrue et que l'intégrisme catholique revêt l'aspect d'un dinosaure idéologique. L'Islam n'a pas connu ces conflits avec la raison, ni ne fut marqué du sceau du conservatisme, voire de la réaction : l'intégrisme, même chez ceux qui n'en partagent pas les volontés, n'est pas représenté comme le retour d'un passé suranné et l'intégriste ne veut qu'accomplir toutes les conséquences de son être religieux. Même critiqué, il reste inattaquable dans la cohérence de son comportement, il est par conséquent, rationnel, et non fanatique.

### **L'intégrisme : contre les homosexuels et les francs-maçons.**

D'où son audience, d'où une tendresse à son endroit qui perce, malgré tout, chez tous. D'où, au Sénégal, un certain étonnement lorsque l'on tente de pointer la gravité du phénomène ou que l'on s'exclame sur les germes de fascisme qu'il cultive. Mais non, ce n'est pas grave, pas aigu. Et, de fait, à considérer les modes de vies, les psychologies sénégalaises, l'on voit mal comment la greffe intégriste peut prendre : il y a trop de relâchement dans le vécu des interdits, trop de volonté de joie de vivre, trop de jeu et d'huile dans les rouages sociaux pour que soit aisément reçue une extrême rigueur morale.

C'est compliqué : l'intégrisme s'accorde mal au Sénégal mais il y a, pourtant progressé sensiblement. Sur quoi joue-t-il ? Il condamne, à faire froid dans le dos, pêle-mêle, la prostitution, l'homosexualité et la franc-maçonnerie, qui ont partie liée, vous l'ignoriez peut-être. Ce qui peut effectivement conforter une certaine fierté machiste des Sénégalais ; il fut toujours en opposition, sans compromis, avec le pouvoir, ce qui actuellement, est bien reçu, et cette cohérence se prolonge sur ses options de politique africaine et mondiale.

Il présente donc cette double face de la rigueur, intellectuellement satisfaisante et moralement très contraignante. D'où son succès actuellement où il représente une alternative conséquente à la situation critique, une voie nouvelle, mais aussi ses limites. C'est sur les mœurs et la morale qu'il vient buter. Impossible de ce point de vue de concevoir un Sénégal engagé dans un processus à l'iranienne. Le rigorisme unifie et simplifie, or la société jouit ici plutôt de sa complexité, de toutes les nuances déclinables qu'autorisent ses structures.



D'ailleurs on a dit machisme à l'instant, et, comme tel, c'est faux. Il y a bien un sentiment de supériorité, des exigences précises et traditionnelles vis-à-vis des femmes, mais dans une distanciation que le terme exclut, avec des marges de manœuvres entre les sexes relativement souples.

En cette terre musulmane, l'homme peut choisir civilement d'être mono ou polygame, ce qui donne de plus en plus lieu d'après discussions, les hommes cherchant parfois à ne pas s'aliéner l'avenir tout en assurant leur épouse de leur attachement unique, et celles-ci comprenant très bien la manœuvre.

Un fait de société illustre assez bien cette attitude pour laquelle il faut délaissier nos schémas habituels, celui des disquettes. De jeunes femmes libérées, les disquettes ? Plus compliqué, et rien à voir avec un mouvement féministe. De simples mininettes, ou minettes, alors ? De nouveau, ce n'est pas ça.

Petite histoire : disquette vient de disco, et les disquettes, d'origine, sont les lycéennes ou étudiantes qui sortent en boîte de nuit. Mais d'autres propriétés viennent enrichir l'origine : d'apparence, puisqu'il s'agit de jeunes femmes soucieuses de leur vêtue, avec toutefois une pointe d'excentricité : mais aussi d'essence, car une disquette ose faire la cour, draguer positivement, et faire l'amour sans arrière-pensée, merci la pilule, et hors mariage, attention les traditions.

Autrement dit une personne inquiétante pour le Sénégalais

## **ODEURS DE CUISINE**

### **Yassa au poisson**

**Il faut : 4 petites dorades, 200 g d'oignons, 1 cuillerée d'huile et de vinaigre, 4 citrons, 1 gros piment, 4 dl d'eau, une pincée de sel et de poivre, 125 g d'huile d'arachide.**

**Nettoyer les poissons, les vider, les laver et les essuyer. Mettre dans un plat creux le sel fin, le poivre, et étaler les tranches de piment. Arroser avec le jus de citron, le vinaigre et une cuillerée d'huile.**

**Eplucher les oignons, les couper en rondelles. Disposer dans la marinade le poisson et les oignons et les y laisser pendant environ 6 heures.**

**Faire chauffer un gril huilé, y placer les poissons afin qu'ils soient dorés sur les deux faces. Leur cuisson sera terminée dans la sauce.**

**Sauce — Mettre 125 g d'huile dans un fait-tout, chauffer et y faire dorer légèrement les oignons marinés. Ajouter la marinade, les poissons et l'eau. Couvrir et laisser cuire à feu doux pendant 10 minutes.**

**Servir avec du riz cuit à la vapeur après avoir été très bien lavé ; le riz doit être très sec.**

qui rêve un avenir de mariage paisible avec une épouse bien tranquille ; les disquettes, à partir d'un simple phénomène de mode, ont fait vibrer la représentation reposante et passive de la femme qui couchait dans toutes les têtes. Cependant, cette mise en question a été rapidement circonscrite : le désarroi masculin du « *Qui va-t-on marier désormais ?* » a fait place au « *Les disquettes, on ne les marie pas* ». Le terme même s'est chargé de connotations péjoratives et n'est guère revendiqué ouvertement. Car, hors mariage, point de salut, mais une marginalisation ; la réaction masculine a été de renvoyer une figure déstabilisante aux marges des relations sociales.

Tout ceci, au demeurant, ne ressemble en rien à une guerre des sexes ; il s'agit plutôt d'éprouver du jeu dans les structures interpersonnelles, de mesurer des marges d'action jusqu'aux points de résistance, de tâter le terrain, tester les réactions. Attitude tout à fait générale : les rapports entre personnes paraissent feutrés, sans à-coups ni acuité, tout en nuances. C'est pourquoi les touristes, même animés des meilleures intentions, reviennent avec l'idée que, décidément, les Noirs sont trop gentils, qu'ils tolèrent ce qui frise parfois l'injure raciste sans réagir assez violemment, qu'ils cèdent, en somme, au mythe du bon Nègre, ou bien que les mendiants ou les vendeurs à la sauvette sont vraiment trop insistants et qu'ils passent les bornes. Dans chaque cas, l'impression signale l'incompréhension de ce jeu social d'action et de réaction : si le vendeur insiste, c'est qu'il a perçu des signes chez son client potentiel qui lui font croire qu'il pourra finalement le faire céder à des instances répétées, et si un Noir ne réagit que par un sourire à des injures dont certains coopérants blancs ne se privent pas, c'est qu'il y a pour lui des degrés de gravités moyens qui ne motivent pas encore un comportement violent.

Ces attitudes ne signifient en aucune manière une reconnaissance d'une infériorité économique ou raciale. Au contraire, ce jeu constant permet d'égaliser les personnes dans les rapports d'une société par ailleurs extrêmement structurée et hiérarchisée : hiérarchie ethnique, chacune d'entre elles affirmant ses valeurs, notamment les Wolofs, ethnique dominante. Hiérarchie d'âge, le plus ancien commandant naturellement au plus jeune. Hiérarchie de sexe, comme nous l'avons vu, mais aussi de caste : l'ancienne société wolof, par exemple, connaissait une pluralité de castes correspon-

dant à des métiers artisanaux, forgeron, tisserand, cordonnier, outre les griots, ces musiciens-poètes qui chantent les louanges de plus puissants qu'eux.

Ces castes subsistent toujours, avec notamment une stricte endogamie, et certains musiciens de groupes sénégalais sont encore des fils de griots. Mais dans la relation personnelle une égalité devait s'instaurer : au griot de bien chanter les louanges de son hôte, à ce dernier de le rétribuer en conséquence, son honneur et sa position venant alors en jeu. Le rapport effectif comme les structures dans les limites que celles-ci prescrivent.

Cette interdépendance complexe est ressentie comme une richesse dont il faut jouir, jouer ; et les relations personnelles occupent beaucoup de temps que l'on passe simplement ensemble, souvent autour d'un thé. Relations multiples que la taille des familles, dont les liens restent solides, facilite : sept, huit enfants, c'est une petite famille. Quinze ou vingt ne sont pas rares, comptons rapidement, avec les oncles, tantes, leurs enfants : voici parfois plusieurs centaines de personnes, qui se voient, se visitent. L'on vient en effet chez l'un, chez l'autre sans invitation ni formalités, à n'importe quelle heure. La famille est le lieu où les malheurs de chacun se diluent, une garantie contre les infortunes, et ceci reste vrai, plus largement du cercle des connaissances.

De la convivialité comme remède contre les mauvais procédés de l'histoire et de la géographie. Il existe une antienne qui fleure bon son racisme innocent et qui nous dit que les Noirs sont de grands enfants qui aiment jouer. Et pourquoi pas ? Si ce jeu est celui de l'existence ironique devant les contraintes. Où il y aurait peut-être des leçons à recevoir.

**Daniel DAUVOIS**

(1) Parti socialiste, le parti fondé par le dirigeant historique du Sénégal, Léopold Sedar Senghor, désormais retiré des affaires politiques. Le P.S. vient de remporter les municipales, très largement.

(2) La Gambie, territoire très étiré orienté est-ouest, coupe le pays en deux.

**MICRO INFORMATIQUE**

**DU SERVICE, DES PRIX... ET DES CADEAUX**

**Objectif micro**

**YASHICA YC 64 K**  
Le Micro-ordinateur familial

**2990 F**

**3 MAGASINS A VOTRE DISPOSITION**

<p>Aggré APPLE 101, Bd Haussmann 75008 PARIS Tél. : (1) 265.62.89 M° Saint-Augustin</p>	<p>151, Bd Jean-Jaurès 92110 CLICHY Tél. : (1) 270.97.09 M° Mairie de Clichy</p>	<p>140, Av. Victor-Hugo 75016 PARIS Tél. : (1) 704.90.06 M° Pompe</p>
---	--	---

**DÉCOUPEZ CE COUPON IL VOUS RÉSERVERA UN ACCUEIL PRIVILÉGIÉ DANS NOS 3 MAGASINS.**

• Aggré APPLE 101 Bd Haussmann - 75008 PARIS  
Tél. : (1) 265.62.89 M° Saint-Augustin.  
• 151, Bd Jean-Jaurès - 92110 CLICHY - Tél. : (1) 270.97.09  
M° Mairie de Clichy.  
• 140, Av. Victor-Hugo - 75016 PARIS - Tél. : (1) 704.90.06 M° Pompe.



— Opéra de Paris —

# ET SI LE FANTÔME ÉTAIT NOIR ?

Après l'avoir particulièrement admiré sur scène dans une chorégraphie de Karol Armitage, l'envie m'est venue d'aller poser quelques questions à Jean-Marie Didière : comment avait-il réussi à mener sa carrière jusqu'à l'Opéra, et ayant pénétré le Palais Garnier, n'y avait-il point trouvé une cage dorée où la différence était difficile à vivre ?

**Différences :** Vous avez été le premier danseur noir admis dans le corps de ballet de l'Opéra de Paris : comment avez-vous vécu votre entrée dans ce fief de la culture chorégraphique occidentale ?

**Jean-Marie Didière :** Et bien, pas d'une façon très épanouissante pendant les années scolaires, car je venais de Bretagne, et là-bas, j'étais un peu « la starlette » du Conservatoire de la Ville de Rennes ; on donnait des spectacles de temps en temps, ça se passait très bien pour moi.

Arrivé ici, je me suis retrouvé dans le « moule » Opéra avec toute la discipline que ça comporte : les professeurs très sévères, les coups de bâton et les réflexions désagréables. Mais au début, j'étais plutôt flatté d'être le premier danseur de couleur admis dans cette école, j'étais assez fier de ça. Et puis à la longue le moral s'est amoindri, jusqu'à devenir complètement nul. Cependant l'objectif principal était d'être engagé dans le ballet.

**Différences :** Cette situation marginale de pionnier en quelque sorte, comporte-t-elle seulement des handicaps ? Ne vous remarque-t-on pas davantage, lors de vos apparitions en public, du fait que vous êtes d'origine africaine ?

**J.M.D. :** Oui, je pense qu'il y a des avantages et des inconvénients. C'est sûr que, sur scène, les gens sont plutôt intrigués par ma taille et ma couleur de peau, et me portent une attention particulière. Mais, par contre, parvenir à s'épanouir dans ce milieu, ce n'est pas évident : les réflexions pleuvent régulièrement, et il faut pouvoir les assumer... Toujours sous forme de plaisanterie.

Et puis il faut prouver qu'on peut s'adapter à la tradition classique académique, il faut vraiment le prouver très fort, parce que les gens n'ont pas d'imagination pour vous : il faut leur mettre les choses sous le nez !

**Différences :** En fait, votre situation est un peu comparable à celle des femmes qui pour réussir dans une carrière doivent souvent travailler beaucoup plus qu'un homme pour accéder au poste équivalent ?

**J.M.D. :** Oui, c'est à peu près ça. Je suis condamné à être toujours très bien dans mes interventions ; jusqu'à présent, je crois n'avoir déçu personne, mais ça continue à être difficile pour moi. On n'a pas le droit à l'erreur.

**Différences :** Vous avez été promu « Sujet » en 1981, pensez-vous que les deux échelons ultimes, « Premier danseur » et « Danseur étoile » seront plus difficiles à atteindre pour un danseur de couleur comme vous ?

**J.M.D. :** Oui, à l'heure qu'il est, je n'imagine pratiquement plus pouvoir être danseur étoile à l'Opéra, je ne sais si c'est possible dans cette structure-là ; j'aimerais bien être au moins Premier danseur, pour faire des créations et avoir des rôles intéressants.

**Différences :** Le handicap provient de l'administration ?

**J.M.D. :** De l'administration et aussi de moi : j'ai eu des problèmes physiques aux chevilles pendant deux ans. Or, pour être danseur étoile, il faut être un surhomme... Mais, si j'avais eu un caractère un peu plus agressif et plus combatif, ça aurait été plus vite pour moi.

**Différences :** Ce soi-disant manque d'agressivité que vous déplorez en vous-même, c'est aussi une qualité de sensibilité, il me semble. Parlez-nous de cette compétitivité que vous avez l'air de ne pas supporter très bien...

**J.M.D. :** J'ai surtout des problèmes avec les danseurs hommes, tandis que les femmes m'encouragent plutôt... elles oublient complètement ma couleur et la différence...

**Différences :** Vos camarades et vos professeurs vous paraissent-ils concernés par le problème du racisme, et d'une façon générale, le monde clos de l'Opéra a-t-il un seuil de conscience politique comparable à la moyenne des Français, ou plus faible ?

**J.M.D. :** Non, plus faible.

**Différences :** Par contre, ne pensez-vous pas que le milieu artistique vous a protégé du racisme « ordinaire » ?

**J.M.D. :** Si, je souffre certainement moins du racisme dans ce milieu-là, parce que j'entends des choses tellement horribles... J'en ai souffert en Bretagne, quand j'étais petit. La région parisienne, est plus tolérante parce que les gens sont plus indifférents. On est plus anonyme à Paris, et puis quand vous avez vraiment du talent les gens ne peuvent que s'incliner à la longue. Mais à l'Opéra, je crois qu'ils auront plus de respect pour un danseur académique moyen, que pour moi, si je fais de temps en temps des rôles plus typés avec autant de virtuosité. Enfin, je ne peux pas faire une généralité, parce qu'il y a vraiment des gens qui m'encouragent, et espèrent me voir gra-

vir encore des échelons et aimeraient que la direction me propose à de nouveaux chorégraphes.

**Différences :** Quels ont été les personnes qui vous ont le plus encouragé ?

**J.M.D. :** Oh, il n'y a pas de catégorie particulière. Les professeurs ont été plutôt inquiets, hésitants, sauf Michel Renault et Alexandre Kalyoujine ; ce dernier m'aide beaucoup. C'est lui qui s'est occupé de Charles Jude (qui est d'origine vietnamienne). Il l'a entraîné jusqu'à ce qu'il devienne Etoile. Il doit donc apprécier justement les danseurs particuliers : lui-même venait d'ailleurs, il était exilé de Russie et connaissait donc le problème de la différence... Mais c'est une professeur extérieure à l'Opéra, Jacqueline Finaert, qui m'a le plus stimulé : elle fut la seule à croire d'emblée à ma possibilité d'adaptation et m'a redonné confiance dès 1980.

**Différences :** Une question un peu plus personnelle : est-ce que le garçon de vingt-six ans que vous êtes pardonne au danseur de l'Opéra de lui avoir quelque peu sacrifié sa jeunesse ?

**J.M.D. :** Pas entièrement, il y a des moments de regret profond. Mais je suis en plein milieu du chemin, alors c'est trop difficile pour arrêter. Cela fait trop d'années que je fais de la danse — vingt ans — et c'est trop proche aussi d'aboutir avec un point d'interrogation énorme, mais je n'en suis pas très loin quand même. Alors pour l'instant, je ne veux pas trop me poser de questions, je vais continuer.

Propos recueillis par  
Chantal LANGEARD



— Vues sur la mer —

# Les femmes d'Alger

**Dias Ferhat les peint, entre Ingres et la Casbah.**

Depuis l'époque romantique, l'Orient n'a cessé d'exercer un attrait singulier sur l'art européen. La volupté des femmes arabes aux bains maures, les orgies rougeoyantes de Sardanapale, la langueur des femmes d'Alger, le mystère des palais qui semblent abriter en leur centre toute une vie particulière et dangereuse... Devant toute cette imagerie héritée des orientalistes du siècle dernier, que peut ressentir un peintre algérien né au cœur de la Casbah, pour qui l'Orient n'est pas un désir d'exotisme ou d'évasion, mais l'environnement naturel dans lequel il a baigné depuis sa plus tendre enfance ?

C'est ce à quoi a répondu Dias Ferhat dans son atelier du 15<sup>e</sup> arrondissement entièrement tapissé de toiles

**Dias Ferhat :** Quand j'ai découvert au Louvre les Femmes d'Alger, ce tableau de Delacroix que je n'avais jamais vu et dont j'ignorais l'existence, j'en suis tombé fou amoureux, je suis revenu tous les jours pour le voir, c'était mon tableau fétiche. Mais, en même temps, j'ai eu le sentiment qu'il me fallait reconquérir mon Orient, le peindre à ma façon. J'ai donc repris à ma manière ces Femmes d'Alger, ainsi que le Bain Turc d'Ingres mais dans un style totalement opposé et qui le détruit.

**Différences :** Les femmes que vous avez peintes dans votre Bain Turc sont en train de danser. Est-ce que ça a un rapport avec le bain réel tel qu'il existe ou tel qu'il a existé ?

A travers le Bain Turc j'ai voulu laisser filtrer cette atmosphère moite et humide des hammams, l'attention forcenée que les femmes orientales accordent à leur corps. Le bain est un lieu où l'on parle, où l'on mange, où l'on danse (il y venait souvent des danseuses professionnelles), où l'on se masse tout le corps, en le polissant avec des pâtes spéciales, le parfumant et l'aspergeant de fleur d'orange, de camphre, de bois de santal et d'essence de géranium. Les femmes y passent des heures à lisser leur chevelure au henné ou à discuter entre elles, étendues sur des tapis de corde tout en faisant circuler le narguilé.

**Pourquoi avez-vous éprouvé le besoin de peindre d'après des tableaux de Delacroix ou d'Ingres ?**

Je crois que c'était un geste de repossession. La peinture moderne s'est beaucoup inspirée de l'Afrique du Nord : Renoir a travaillé à Alger, Matisse et Fromentin sont allés au Maroc. En peignant à mon tour l'esprit particulier de ces pays, j'avais l'impression de récupérer un héritage légitime que les autres ont usurpé.

**Vous avez beaucoup de portraits de femmes algériennes, beaucoup de paysages algériens. Vous ne peignez donc que ce qui a trait à l'Algérie ?**

Je suis effectivement assez investi. Ne vivant pas en Algérie, j'ai plutôt tendance à peindre les choses de mon pays. C'est un environnement dont j'ai besoin. Je peins sans cesse l'Algérie, j'y baigne en permanence. C'est au point que parfois j'ai l'impression d'y être, de ne l'avoir jamais quittée.

**Vous y allez souvent ?**

J'essaie une fois par an.

**Et qu'est-ce que ça vous fait ?**

Je suis heureux de revoir la plage, de toucher le sol, toucher la mer...

**Ce serait la même chose en Tunisie ou au Maroc ?**

Non ce n'est pas pareil. Je me rappelle, un été, avoir fait jurer à mes amis de ne



**Le Bain Turc d'Ingres revu par D. Ferhat**

pas dire que je m'étais baigné en Tunisie d'abord.

**C'était une trahison ?**

Oui, un peu une infidélité à la terre-mer(e) ! Mais ce lien viscéral ne suffit plus. Je ne suis plus innocent. J'ai besoin d'autre chose.

**Au fond où vous sentez-vous chez vous ?**

Entre les deux. Je me sens bien à Paris pour l'extraordinaire effervescence culturelle qui y existe et pour le métissage de sa population qui pourrait donner une grande impression de liberté si ce n'était cette xénophobie grandissante, exacerbée par la crise.

**Considérez-vous que c'est un privilège pour un peintre que d'être né là-bas ?**

C'est un privilège pour tout le monde mais pour un peintre, c'est vraiment idéal : tout Alger est un tableau. C'est une mosaïque de peuples anciens. On peut trouver ensemble dans une même place, à deux cent mètres l'une de l'autre, une cathédrale construite par les Phéniciens et une mosquée Almoravid. Alger est un musée vivant. Cela, plus la Casbah, plus cette ribambelle de maisons blanches qui tombent en cascade jusqu'à la mer, cette ville a tout pour réaliser un véritable chef d'œuvre.

**Avez-vous peint la Casbah ?**

J'ai peint les terrasses où je suis né. On vivait sur les terrasses presque tout le temps et on voyait vivre les autres tout autour, jusqu'à la mer. La Casbah est construite comme sur une échelle. D'en haut, on dirait un labyrinthe flottant sur la mer.

L'image la plus forte que j'en garde, c'est celle des enfants qui dévalent pieds nus les escaliers en zigzag des ruelles étroites et tortueuses. Les enfants vivent tout le temps dehors. Dehors, c'est chez eux. Comme il n'y pas de voitures, les ruelles sont un peu comme les cours extérieures de cette grande maison isolée que représente la Casbah. La rue est leur royaume. Moi aussi je vivais dans la rue. J'étais comme un petit voyou.

**Quand vous y allez, vous aimez revoir la Casbah ?**

Non, je ne la retrouve plus. Les habitants ne sont plus les mêmes, les coutumes non plus... Et surtout, je ne suis plus le même. Je vous l'ai dit, je ne suis plus innocent. C'est pour retrouver cette enfance-là que je peins et à travers cette enfance, fixer une certaine image de l'Algérie que je ne pourrais pas retrouver autrement. C'est au fond de moi qu'elle existe, qu'il me faut la chercher chaque jour avec ses paysages alourdis de soleil, ses ruelles en dédale, sa mer douce et farouche, ses criques dentelées où s'accrochent des bancs entiers d'anémones de mers ou de merlans...

**Propos recueillis par Monique AYOUN.**

— Mélanges —

# El Maleh, écrivain

**Prénoms : Edmond et Amran. Tout un programme**

**Différences : Quel est votre itinéraire intellectuel et littéraire ?**

**Edmond Amran El Maleh :** Je pourrais, pour répondre à votre question, vous renvoyer à *Parcours immobile* qui représente un récit autobiographique en un sens bien particulier. C'est, en effet, un récit non linéaire qui ne se soucie pas d'exposer à la file les étapes d'un itinéraire, mais s'attache, par les pouvoirs de l'écriture, à faire vivre une expérience vécue.

On se gardera d'identifier pleinement le personnage Josua Aïssa et le narrateur, surtout quand on s'aperçoit que ce dernier cherche à se perdre et à nous perdre avec lui. Mais on retiendra qu'il s'agit d'un juif marocain, un Marocain juif, comme il ne cessera de l'affirmer, qu'il est issu d'une vieille famille de négociants souiris (1).

Nous savons que, sorti d'une adolescence fragile, souffrant d'asthme, il fut au cours de ses études de philosophie touché par les flammes de l'utopie politique et le désir d'écrire qui plus tard, beaucoup plus tard, le sauvera des ruines de la désillusion. Nous savons aussi qu'il a ainsi vécu l'histoire de son pays du temps du protectorat français aux jours de l'indépendance, participant aux luttes du mouvement national. Je me reconnais en plus d'un trait de ce personnage soucieux avant tout de voir, de faire voir et de témoigner d'une réalité humaine profonde nourrie de part en part par cette terre marocaine à laquelle je ne cesse d'être attaché.

Dans *Aïlen ou la nuit du récit*, il n'y a plus d'éléments biographiques à proprement parler, mais en un sens c'est le même parcours d'exploration qui se continue, cette fois en un Maroc tout à fait actuel, récent, pris dans les contradictions entre tradition et modernité. C'est le roman à cheval sur plusieurs générations, celui en particulier de la jeunesse partagée, entre ce qui périclète et ce qui séduit par sa nouveauté.

Mais je ne veux pas en dire davantage, sinon il faudrait réécrire à nouveau le livre.

**Différences :** Vous faites partie de ce qu'on appelle « la littérature maghrébine d'expression française ». Quelle est aujourd'hui la place de cette littérature ?

**E.A. El M. :** Située au carrefour de deux cultures, travaillée par les courants



F. LAPAUD

mêlés du bilinguisme, cette littérature maghrébine affirme aujourd'hui sa vitalité. Elle soulève certes nombre de problèmes parce qu'elle s'exprime en français, des controverses et des interrogations fécondes d'ailleurs, mais sa place et sa valeur sont indéniables. Des écrivains, des poètes comme A. Laroui, Mostapha Nissabourry, Tahar Ben Jelloun, Abdelkébir Khatibi, Driss Chraïbi, Mohammed Khaïr-Eddine, A. Laâbi, Abdelhak Serhane, Kateb Yacine, Mallek Alloula et bien d'autres ont donné des œuvres qui s'imposent et qu'il faut connaître.

**Différences :** Nous assistons aujourd'hui en Occident à un retour en force de l'individualisme et du repliement sur soi. Cela est accompagné souvent par une résurgence de sentiments de rejet et de racisme. Quels sont les moyens de la littérature, selon vous, pour atténuer, voire contrer, ce genre d'attitudes ?

**E.A. El M. :** Le racisme, la xénophobie, dont à juste titre vous soulignez la grave résurgence actuellement en France, ne sont le fruit de l'individualisme en aucune manière. Il s'agit là d'un phénomène de masse qui témoigne de l'abdication de la conscience individuelle, de l'avilissement et de la dégradation de l'individu, de son ravalement au rang d'un élément passif livré à des mouvements grégaires.

Que peut faire la littérature pour contre-carrer ce processus de déshumanisation et de rechute dans la barbarie au cœur même des nations les plus civilisées ? Je serais tenté de répondre rien si on ne veut pas tomber dans le piège des dénonciations vertueuses, de l'alibi culturel, qu'il se réclame du conformisme ou d'une attitude prétendue révolutionnaire. La littérature, si ce mot a encore un sens, n'a pas de message à transmettre, d'arme à fournir : le temps trompeur de l'engagement est passé. Que reste-t-il alors ? Je crois qu'en s'attachant à rester elle-même, en explorant les pouvoirs de l'écriture, elle a des chances de mener à quelque chose de profondément humain. C'est déjà beaucoup si elle permet d'aller à la rencontre de l'Autre dans le respect de sa personne, si elle est échange de regards, paroles ouvertes au dialogue.

**Propos recueillis par Hichem BEN YAÏCHE**

(1) Habitants de la ville d'Essaouira (Mogador)

*Parcours immobile*, Maspéro. Paris 80 ; *Aïlen ou la nuit du récit*, Maspéro. Paris 83. E.A. El Maleh vient d'achever son troisième roman dont le titre provisoire est *Nissim-Ulysse*, qui paraîtra prochainement. En outre, il collabore à de nombreuses publications en France et au Maroc, dont *Jeune Afrique*, *Revue d'études palestiniennes*, *Le Monde*.

## prier

revue mensuelle  
des chemins pour la prière

au sommaire du numéro  
de janvier/février

• **Chrétiens en terre d'Islam**, dans l'Algérie d'aujourd'hui

• **Corrymeela**, un lieu de réconciliation en Irlande du Nord

le N° : 14,50 F

nom : .....

adresse : .....

désire recevoir le n° 68 de **prier** et règle ci-joint 14,50 F à l'ordre de **prier**

**prier-dév.** 163 bd malesherbes  
75859 paris cédex 17

Théâtrissimo

SUÉDOIS ET PROPHÈTES

Al Mustapha, l'élui, le bien aimé, l'aurore de son propre jour retourne chez les siens. Ceux de l'île, de la montagne sacrée, le peuple d'Orphalès. Il est porteur d'une parole divine, « *personne n'empêchera l'alouette de chanter* ». Il annonce que les hommes peuvent se contenter du parfum de la terre, comme les plantes. Il enseigne que c'est seulement au sommet de la montagne que tu commenceras à gravir. Une bien belle histoire d'éternité, à miroir et à livre ouverts que celle de Al Mustapha, le chercheur de silence. **Le Prophète**, une pièce de Guy Bousquet, sur un texte original du célèbre Khalil Gibran. Une vraie réussite, un très bon moment. Des images fortes, denses, une écriture très efficace de Christian Le Guillochet, une saga aristocratique-industrielle, une sorte de Dallas à la française que **Pour Thomas** de Luce Berthomé. Nous sommes dans les années trente. Chez ces gens-là, on assure la succession, chez ces gens-là, on veut un fils pour en faire un capitaine d'industrie. Le petit fils maoïste finira par se suicider en 1968... Il y avait tout pour faire un chef d'œuvre, dommage que le ton des acteurs soit resté si criard, si agressif, alors que la subtilité, la finesse auraient été de mise. Des marionnettes splendides, de beaux danseurs, des musiciens thaïlandais, un conteur pour le **Ramayana** du Marionnetten de Stockholm de passage à Paris. Là aussi, il y avait tout pour plaire, l'épopée de Rama redescendu sur terre s'annonçait passionnante et puis quelque chose a manqué, le rythme peut être. □ **D.C.**



Les marionnettes de Stockholm

**Le Prophète** de Guy Bousquet. Compagnie Damaru. Théâtre des Déchargeurs, 3, rue des Déchargeurs, 75011.

Pour Thomas, de Luce Berthomé. 56, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006.

Ramayana - Les Marionnetten de Stockholm. Maison des Cultures du Monde, 101, bld Raspail, 75006.

Boîte à musique

HÉ, DIS-DONC, MEC !

Un très bon cocktail de reggae-métissé-des-faubourgs, que celui que nous ont offert **Ganja, Azikmen** et **Roots of exile**, au Forum des Halles. Si ces groupes ont en commun la banlieue nord, le feeling et le swing, **Ganja** et **Azikmen** se distinguent plus par des arrangements à la limite du funk et du rock, tandis que **Roots of exile** qui pense avoir trouvé un son nouveau, fait plus dans le boogie, ou plutôt dans l'Island boogie, nouvelle folie des Iles. Ce fut un bon moment, on a même refusé du monde à l'entrée. J'ai réussi à me faufiler, mais c'était moins une. Toujours est-il que je me suis bel et bien perdu dans Babylone cette nuit là, et que je n'étais pas le seul. « *C'est sûr, si t'assures, c'est pas dur* », à la façon du **Splendid** et de **Téléphone**, mais avec quelque chose de bien à lui, le groupe **Raoul Petite** s'est littéralement défoncé sur scène à l'Olympia pour un concert exceptionnel. **Hé dis donc mec, Sable fin** et **Voyage à la nage**, un rock made in France, mais très coloré, très ouvert, avec un titre comme **Un Jamaïcain à Paris** et un public lui aussi particulièrement métissé, comme quoi il n'y a pas de fumée sans feu et que la musique passe à l'aise par-dessus les frontières. □ **Stéphane JAKIN**  
C'est sûr, si t'assures, c'est pas dur **Raoul Petite**/Distribution WEA Filipacchi.

Bloc-notes

**DES MONDES.** Ce mois-ci, une fois encore, des militants sont assassinés en Turquie. Légalement. Pourtant la vie continue. Le dixième livre du plus grand romancier turc du XX<sup>e</sup> siècle, Yachar Kemal, vient d'être traduit, **Salman le Solitaire** nous entraîne, comme à l'accoutumée, dans le monde des héros d'Anatolie, aux prises avec les féodaux, la police et des coups de passion mortels. Pourquoi penser aux Arméniens en évoquant l'Anatolie ? Quoi qu'il en soit, tout ce que la diaspora arménienne compte de talents musicaux, chorégraphiques et plastiques en France s'est retrouvée, en novembre, pour sélectionner, en même temps que les autres communautés arméniennes dans le monde, les artistes qu'ils enverront en 1985 au premier Festival mondial des Artistes arméniens à Erévan (Arménie soviétique). Parmi les musiciens français, une étoile qui monte : Stepan Aguert, le seul soliste de san-tour arménien d'Europe. Il vient de sortir son premier disque que **FIP** et **France Culture** s'arrachent.

Au Musée d'Art juif de Paris, une exposition présente **Les Communautés juives à Toulouse du 10<sup>e</sup> siècle à 1945**. Témoignage de l'enracinement d'une communauté prospère et cultivée, au gré des vicissitudes de l'histoire, cette expo est également une introduction pédagogique exemplaire à la vie juive en France. A voir, ainsi que les collections de ce petit musée trop discret.

Avant que ne sorte, en janvier-février le dernier et superbe film du grand réalisateur indien Satyajit Ray, **La Maison et le Monde**, une réédition opportune du beau roman de R. Tagore dont il s'est inspiré vient de sortir, le livre étant épuisé... depuis 1930. Mishima/Yourcenar/Béjart : non il ne s'agit pas du tiercé de rêve d'un intellectuel « kitsch » mais d'un spectacle, qui s'annonce passionnant, prévu pour janvier-février au Théâtre du Rond Point autour du Nô japonais : **Cinq Nô modernes**. □

Yves THORAVAL

**Salman le solitaire**, de Yachar Kemal. Ed. Gallimard.

**Stephan Aguert**. Son disque est en vente à la Mauraune, 8 rue des Lombards 75004 Paris.

**Les Communautés juives à Toulouse - Musée d'Art juif** 42, rue des Saules 75019 Paris.

**La maison et le monde** de R. Tagore - Ed. Payot.

Lettres de notre moulin

La protesta (Nouvelle)



**S**ans cesse en équilibre instable au-dessus du gouffre, dans son vieux peignoir molletonné et rapiécé de partout, Adonis Miguel Sanchez, grec par sa mère et chilien par son père, se traînait, s'affairait à quatre pattes autour du lit, à la recherche du chausson manquant à l'appel. Ses rêves l'avaient porté en Méditerranée, au cœur d'une tempête, du côté d'Alexandrie. Et l'odeur d'un café natif de Colombie le ramenait à lui et à deux morceaux de sucre qu'il plongeait dans la tasse en cherchant la cuillère du bout de ses doigts maladroits, engourdis d'un reste de sommeil.

Adonis Miguel Sanchez n'était pas à proprement parler un journaliste. Il griffonnait de temps en temps, sous un nom d'emprunt — par protection — dans la gazette locale, histoire de joindre les deux bouts. Dans la journée, quand il ne ratissait pas le monde de long en large, entre les murs de sa tête, assis dans le grenier sur une pile de bouquins poussiéreux, il trouvait toujours un moment pour descendre à la rivière, afin de s'y tremper et de ferrer quelques maigres poissons qu'il ne manquait jamais de relâcher le moment venu.

Seule l'idée d'une justice possible entre les hommes guidait encore ses pas. Depuis toujours du côté des opprimés, des ouvriers et des paysans, la junte militaire de Pinochet n'avait pas hésité à le faire disparaître plusieurs années de suite dans les geôles sordides des faubourgs de Santiago, à cause d'une distribution de tracts anti-gouvernementaux à laquelle il avait été mêlé.

Libéré depuis peu, c'est-à-dire assigné à résidence sur les hauteurs du Tupungato, dans un petit village de la Cordillère, il se remettait difficilement de ses longues années d'insomnie et de privations. La liberté retrouvée, très étroitement surveillée, le laissait sans défense, sans volonté et à s'observer régulièrement dans le bout du miroir posé sur le rebord de la fenêtre. Il découvrait jour après jour combien profonde était la métamorphose. Ses traits naturellement tirés s'étaient assombris comme son teint, et dans son regard flottait encore le souvenir des exécutions massives auxquelles il avait été contraint d'assister à plusieurs reprises.

Il en repassait toujours par là, où qu'il aille, avant de remonter plus loin. A la mort de son père par exemple, militant syndicaliste dans la fonction publique, décédé accidentellement le lendemain du coup d'Etat de septembre 1973, dans des conditions restées pour le moins très obscures. Ou bien encore, à la torture et au viol de sa femme par un quarteron de jeunes fachos en mal d'amour, et à son exil clandestin vers l'Amérique du Nord d'abord, puis vers l'Europe ensuite avec leurs deux enfants, Marguerita et Pedro.

Il ne mettrait pas de beurre sur ses tartines ce matin-là, en guise de protestation. Il ne se raserait même pas, se laverait à peine le bout du nez, juste de quoi se procurer un peu de fraîcheur, mais sans luxe. Et il ne porterait qu'un chausson, car pour finir, il n'avait toujours pas retrouvé l'autre.

Daniel CHAPUT



1, boulevard Lénine  
Bobigny  
(1) 831.11.45

CALENDRIER JANVIER-JUIN 85

Théâtre

- **La Surprise de l'amour**, Marivaux/Chailloux du 17 au 20 janvier
- **Le Tombeau d'Atrée**, d'après l'Orestie d'Eschyle Chartreux/Girones du 5 au 10 février
- **Le Misanthrope**, Désarthe/Engel avril/mai

Danse

- **Illusions comiques**, François Verret du 9 au 13 février
- **David Gordon** (coproduction American Center) du 18 au 22 juin

Musique

- **Orchestre de Paris** Brigitte Engerer, le 18 janvier Barbara Hendricks, le 12 juin
- **Jazz - Banlieues bleues** Brian Melvin/Jaco Pastorius le 29 janvier
- **Variété - Léo Ferré** le 24 janvier

Humour

- **Gilbert Lafaille**, le 1<sup>er</sup> mars
- **Barreaux, Stochl, Flammer**, le 8 mars
- **Ronny Coutteure**, le 15 mars
- **Marianne Sergent**, le 22 mars

Cirque

- **Cirque Acrobatique de Chine** les 31 mai et 1<sup>er</sup> juin



Gérard Desarthe - Alceste - Le Misanthrope - A. Engel

Jean Legrand



Cuisinier-Conservateur

TOUTE L'ANNÉE

Foie Gras Frais d'Oie et Canard  
Ses magrets de canard frais ou fumés  
Ses plats grande cuisine

58, rue des Mathurins  
75008 PARIS Tél. : 265.50.46

18, rue Montmartre  
75001 PARIS Tél. : 236.03.52

— Cinéma —

## Trois continents pour une ville.

Fin du festival de Nantes. Quelques stars et beaucoup de films.

Chaque fois que l'on débarque à Nantes, et même si on fait tous les ans le voyage, c'est le même vertige qui vous prend à l'arrivée. Faut-il persévérer dans les découvertes ? Cette année encore, des inédits de Guru Dutt (1) et de Ritwik Gatak. Ou foncer vers les territoires inconnus ? Faut-il voyager dans le passé ou le présent des trois continents ?

### Conflit de générations

Un seul film de Chine populaire : *La rivière sauvage*. Un premier film, trois hommes sur un radeau, accostant au gré du voyage ou des dérives de leur mémoire. Plutôt que l'exaltation d'une morale individualiste (insouciance du marinier ici un jour, ailleurs le lendemain) que beaucoup y ont voulu voir, il s'agit pour la Chine aujourd'hui de réconcilier un pays divisé par certains épisodes de son histoire, de donner à voir trois générations qui se disputent parfois, mais se rabibochent toujours.



« Les enfants de la guerre » de B. Kamin : l'histoire d'une déchirure.

### SAMIA GAMAL ET RAJ KAPOOR, VRAIS SOUVERAINS DE L'ORIENT.

Cette année, les vrais rois du Festival étaient venus du Caire et de Bombay, deux « Hollywood » orientaux : Samia Gamal et Raj Kapoor.

Samia Gamal, héroïne de plus de 80 films entre 1941 et 1972, est un mythe pour des dizaines de millions d'Arabes, celui de la plus belle danseuse « orientale » égyptienne (les Européens disent bêtement « danseuse du ventre ») qui a charmé les yeux de plusieurs générations « du Golfe à l'Atlantique ». Il fallait voir sa jolie silhouette déambuler dans les rues de Nantes et les regards médusés des Nantais ; il fallait surtout être présent dans la salle où étaient projetés certains de ses plus grands succès, qu'elle venait revoir : lorsque, comme cela était fréquent, des familles de Nantais originaires du Maghreb se trouvaient là, l'incrédulité laissait rapidement la place à un joyeux délire ! « Diabliesse », Samia l'a été dans *Madame la Diabliesse* (1949) ;

un peu garce aussi dans *Un verre et une cigarette* (1955), où elle crêpe le chignon à... Dalida, alors actrice débutante ; elle fut aussi adorablement ingénue dans *Viens me saluer* (1951), un « hit » de Farid el Atrache, et touchante dans *Le Monstre*, un bon « thriller-western » politisé du grand Abouseif. Tous des films faits autour d'elle et suivis avec passion par des Nantais qui avaient pour elle les yeux de Rodrigue pour Chimène.

À côté de la silhouette menue de Samia Gamal, Raj Kapoor, l'Indien, faisait figure de Falstaff géant, faisant oublier qu'il avait été, un temps, surnommé le « John Barrymore indien », comme il aimait à le rappeler. Raj Kapoor était comme l'ambassadeur de la plus grande cinématographie du monde, grosso modo 700 films par an, et je ne sais si on peut s'imaginer ici ce que ce grand acteur de la scène et de l'écran, réali-

sateur et producteur également, a représenté pour près d'un milliard d'êtres humains, dans son pays et alentour.

De l'époque glorieuse de la comédie musicale hindie (entre 1940 et 1970), on a vu deux étonnants numéros de pastiche, par Kapoor, d'un *Charlot tropical*, ruisselants de bons sentiments mais également de plaidoyers vigoureux contre les inégalités sociales, le tout immergé dans de sublimes chansons « porteuses » du message : *Awaara* (*Le Vagabond*, 1951) et *Monsieur 420*. Raj Kapoor a martelé ses interventions publiques à Nantes d'actes de foi dans l'amitié et la fraternité, deux valeurs qui, à son sens définissent les films d'Orient par rapport à ceux d'Occident, car en Orient « un homme peut se sacrifier pour un autre, même au prix de sa vie ».

Yves THORAVAL.

C'est le passé récent de l'Argentine, la défaite des Malouines que met en scène *Los Chicos de la guerra* (les enfants de la guerre). Enrôlés de gré ou de force, quelle que soit leur origine sociale, leur histoire personnelle, ces enfant-là comme le pays tout entier ont été floués. Ils n'ont pas grandi, mais se sont brisés, à l'image du pays écrasé par des années de répression.

Le panorama du cinéma indonésien a illustré une fois encore le paradoxe de Nantes : le festival permet des rencontres toujours enrichissantes mais l'esprit de « diplomatie » qui préside à la manifestation conduit à une sous-information du public. La situation politique de ce pays n'a jamais fait l'objet du moindre débat. Le mutisme des réalisateurs présents était au moins signe de malaise. Malaise d'autant plus vif que leurs œuvres représentaient des destins individuels : cruels viols, meurtres en sont des thèmes récurrents. Le journal de bord ne sera pas complet si je ne parle pas des *Baliseurs du désert* de Kémir, Tunisie. Passées la surprise des premières images, on s'attend à la confrontation du monde « civilisé » de l'instituteur avec le monde primitif du village et on se trouve devant un livre de contes aux illustrations fascinantes, d'un conte oriental qui refuse l'exotisme et choisit de faire rêver. Peut-on rêver impunément ? C'est une autre histoire que plusieurs voyages à Nantes n'épuiseront pas.

Christiane DANCIE

(1) Allez voir dans les salles *Fleurs de papier*, découverte de Nantes 82.

— New-York — New-York —

## La reine des pommes

Le nouveau cinéma américain est arrivé. Il fleure bon l'indépendance à l'égard des conventions hollywoodiennes.

La sortie coup sur coup à Paris de *Stranger than Paradise* de Jim Jarmusch et de *Hotel New-York* de Jackie Raynal après la semaine cinéma du festival d'automne à Paris et les Journées cinématographiques d'Amiens mettent sur le devant de la scène le jeune cinéma indépendant new-yorkais, un cinéma né d'une révolte contre les conventions hollywoodiennes. Cette révolte évidemment n'est pas gratuite. De même qu'il n'est pas possible pour quiconque (étranger surtout) d'échapper au rêve américain, sortir du carcan narratif traditionnel, avec récit linéaire et « happy end » obligé, n'est pas acceptable pour les maîtres des studios de la Côte-Ouest. Code moral et marketing à la clef, ils ne pouvaient tolérer la naissance en leur propre sein d'une autre expression, d'un autre espace. C'est ainsi qu'est né le cinéma « underground », cinéma des minorités ethniques mais aussi culturelles et sexuelles. Le ghetto de la vie s'est alors emparé du rêve animé, le cinéma s'est fait ghetto. Pendant des années, ils sont nombreux ceux qui ont été amenés à dire autrement leur « moi » secret, individuel ou collectif. Le festival d'automne à Paris, à la recherche de ce nouvel espace narratif titrait : *De Jonas Mekas à Jim Jarmusch, le cinéma new-yorkais, des indépendants à la new-wave*.

« Il n'est pas besoin d'être étranger pour se sentir en « étrange pays » dans movie-land ; le rêve américain produit plus d'exclus que d'élus. Kenneth Anger (Kustom Kar Kommandos), vivant en marginal aux confins d'Hollywood l'adorée, les Noirs filmés par Shirley Clarke (Portrait of Jason, The cool world), ou Lionel Rogosin (Come back Africa), les paumés des premiers films de Cassavetes (Faces), les récents immigrants chinois mis en scène par Wayne Wang (Chan is missing), le vétéran de la guerre du Vietnam dépeint par Buddy G. (American nightmares), le petit coiffeur noir de Spike Lee (Joe's bed Stuy Barbershop : we cut heads) (1), Nicholas Ray exclu des studios depuis des années (We can't go home again), sans oublier

la « génération perdue » des années soixante-dix, tous ont besoin d'un mode d'expression cinématographique original ».

Cet autre visage de l'Amérique a été salué par le dernier Festival de Cannes puisque *Stranger than Paradise* en a obtenu la caméra d'or. Ce film sort en ce début de janvier sur les écrans parisiens, il promène le regard d'un immigré hongrois à travers le paysage d'outre-Atlantique.

*Stranger than Paradise* est par excellence le film sur l'exil (par rapport à la terre natale, par rapport à soi-même) et la non-communication. *Stranger than Paradise* c'est l'Amérique d'aujourd'hui vue à travers le regard « d'étrangers ».

### « The Big Apple »

Jackie Raynal a fait partie des pionniers qui ont su installer à New-York le film étranger, et français notamment. Cette ex-chef monteuse de films de la nouvelle-vague, à y faire aimer Godard et Marguerite Duras. Auteure-actrice, elle a su redécouvrir le cinéma et nous revient par le biais de *Hôtel New-York*, sorti courant décembre à Paris.

*Hôtel New-York* est l'histoire de la fascination que cette ville a exercée sur Loulou, une jeune cinéaste française venue présenter son film au Musée d'Art Moderne. Loulou décide de rester à New-York et plonge dans le milieu underground et branché audiovisuel. Elle commence par partager son « loft » dans le village (Greenwich)...

Vers la fin des années 60 un groupe s'intitulait « The last poets ». Sur un rythme lancinant il criait : « New-York, New-York the big apple ». Depuis la formule poétique est devenue slogan publicitaire. *Stranger than Paradise* et *Hôtel New-York*, deux regards d'étrangers sur la pomme de discorde...

Jean-Pierre GARCIA.

Titre-hommage offert à la mémoire de Chester Himes qui nous a quittés si tôt.

(1) Grand prix du public au Festival d'Amiens.



Samia Gamal : la plus belle danseuse « orientale ».



— Baby-boom —

# NATALITÉ ET IMMIGRATION :



## UN COUPLE MAUDIT ?

Certains jouent à se faire peur, en jouant avec les différences de taux de natalité. Un démographe s'explique.

**A**près les récents remous et les vieux retours de vague politico-polémiques sur les questions de contraception et d'avortement, l'heure est au « Plan-famille » et à la création du « Congé parental rémunéré ». Une solution-remède à la dénatalité française ?...

L'INED (1) vient de publier un rapport décapant à verser au dossier. Parallèlement, pour le ministère du Travail, une commission d'étude sur « le vieillissement de la population et ses répercussions sur l'emploi » se met en place, sous l'impulsion d'un collaborateur du démographe Alfred Sauvy, Guy Durand, professeur d'économie à l'université de Montpellier (et maire-adjoint PS de Millau).

**Différences :** Quels sont les objectifs de cette commission ?

Guy Durand : Il s'agit en fait d'établir le panorama des possibilités d'emplois pour les vingt années à venir, d'un travail prospectif pour le ministère du Travail et en relation avec Alfred Sauvy. Avec notamment des spécialistes des diverses situations régionales, la commission commencera par étudier les conséquences du vieillissement (un phénomène bien connu) de la population française sur la situation de l'emploi. En calculant par une méthode un peu « révolutionnaire » dite « des équivalents-travail-production » les répercussions de ce « glissement » de population sur le secteur de l'emploi. En deux mots, cette méthode consiste à dire : pour fabriquer une table, une chaise, ou n'importe quel objet, il faut tant d'heures de travail direct et indirect. Or, les personnes âgées ne consomment pas les mêmes choses que la population jeune ou adulte, on peut relativement connaître les habitudes et les besoins de consommation des gens, et, en tenant compte de cet important facteur d'âge, « calculer » sur les vingt ans à venir les besoins de la population en matière d'emplois à créer ou à développer.

**Différences :** Vous êtes économiste-démographe et parallèlement maire-adjoint socialiste à Millau, dans l'Aveyron. Quel Guy Durand influe sur l'autre face à ces problèmes ?...

G.D. : A Millau, en participant à la vie municipale, je suis déjà fortement sensibilisé à ce problème du vieillissement de la population locale. En tant qu'économiste et démographe je le suis doublement. C'est une question d'une extrême importance, pas assez prise en compte actuellement, mis à part quelques rares personnalités conscientes comme Alfred Sauvy. Et c'est pourtant le problème numéro un de l'an 2 000 !

**Différences :** Que pensez-vous des récentes remises en question de la contraception et surtout de l'IVG.

G.D. : Politiser les problèmes démographiques en envisageant de limiter la liberté des couples et des familles est aujourd'hui une fadaïse et un non-sens. Quelles que soient les propagandes idéologiques, on sait très bien que les méthodes contraceptives ou abortives pour avoir moins d'enfants ne sont que des moyens et uniquement des moyens. Ce ne sont pas les causes réelles de notre dénatalité. D'ailleurs, si on limitait les moyens légaux, les couples utiliseraient d'autres voies. De toutes façons, il y a là des attitudes et des comportements qui remontent à près de deux siècles. Restreindre les libertés familiales sur ce plan n'apporterait finalement aucune solution tangible à l'état de fait d'une situation démographique où depuis des années on assiste au vieillissement généralisé des populations d'Europe.

**Différences :** La création en France d'un congé parental rémunéré (2) est-elle, selon vous, une solution efficace pour faire remonter la natalité ?

G.D. : Ce type de mesure sociale a prouvé sa relative efficacité dans certains pays. Notamment en Allemagne de l'Est qui a réussi par le « Baby Jahr » (congé maternel d'un an avec allocation spéciale) à faire remonter son taux de natalité de manière sensible. C'est, je crois, une mesure positive et politiquement acceptable car elle ne touche pas aux libertés acquises, au libre choix des couples. Mais, et ça reste le problème majeur, l'Europe et les pays développés sont en train globalement de vieillir, alors que le monde dit sous-développé est un monde à dominante jeune.

**Différences :** Quand certains politiciens français constatent qu'on « ne pourra pas empêcher les hommes du Sud de monter au Nord », c'est, implicitement ou de manière criarde, surtout pour déplorer cette situation et souhaiter « l'ennayer ». Or, vous, vous faites le même constat, mais en y voyant un phénomène positif et rassurant pour l'avenir...

G.D. : Absolument. De toute façon, cette « montée des peuples du Sud vers le Nord » est largement commencée et c'est un mouvement irréversible d'ampleur mondiale. On peut d'ailleurs mettre toutes les lois et toutes les barrières douanières qu'on voudra, on n'arrêtera pas les « infiltrations d'étrangers ». Regardons du côté des Etats-Unis où les Mexicains continuent d'arriver. Au point que le problème n° 1 des USA actuellement n'est plus celui des Noirs mais des « Chicanos ». Ceci pour donner un exemple puissant et scientifique, mais il y en a d'autres.

L'existence de pays riches à dominante de population âgée et de pays pauvres à dominante jeune ne peut — inévitablement — qu'aboutir à des « transferts » où la jeunesse ne pourra aller que vers la

richesse. Ces nouveaux courants de populations sont d'ores et déjà « inscrits » dans les tables de l'état-civil mondial, il ne faut pas se le cacher. Alors, au lieu de les subir ou prétendre les refuser, il serait temps de prévoir et de préparer ces mouvements afin de les rendre acceptables par tous.

**Différences :** Mais, en ce qui concerne la France ?

G.D. : Il est très évident que la droite veut ici que la natalité nationale remonte ; qu'elle a peur que notre « vide » démographique attire de plus en plus d'étrangers. Et si la gauche a actuellement une politique restrictive en matière d'immigration, c'est, je crois, parce qu'elle n'a aujourd'hui qu'une conception numérique du chômage et à trop courte vue. Or, je pense que l'arrivée de nouveaux étrangers serait une chance pour la France. Sur un plan culturel global ça lui permettrait de redevenir ce qu'elle a déjà été : un pays multi-racial... De toutes façons, il faudra bien revenir assez rapidement sur ces mesures restrictives face à un phénomène irréversible. Au lieu de « boucher les trous », il faudra bien finir par organiser au mieux ces migrations, dans l'intérêt commun. Mais il y a « un bémol », si j'ose dire : la France ne pourra vivre avec ses communautés étrangères que si elle-même a une démographie jeune. Comment imaginer une communauté d'ensemble — durable et dynamique — qui serait composée de plus de 25 % de personnes âgées et de plus de 50 % de jeunes étrangers ?... Il est donc très important de préparer le terrain des années à venir, d'une échéance à dix ou vingt ans.

**Différences :** Mais quand on voit — d'hier à aujourd'hui — la nature et la qualité des emplois majoritairement réservés aux émigrés en France et en Europe (manœuvres, O.S.), on peut penser que les nouveaux arrivants — ces courants d'immigrations futurs que vous décelez en démographe-économiste — n'auront pas la part plus belle. Surtout dans un monde de plus en plus spécialisé et technologique.

G.D. : Il faut se détromper là-dessus. L'« image » de l'émigré occupant les emplois volontairement délaissés par les Français est une réalité sociale et économique qui commence à dater. Elle devient de moins en moins vraie aujourd'hui. Et c'est d'ailleurs une des raisons qui font que le racisme reprend un certain « poids ». Si on regarde d'assez près les places et les emplois que des émigrés occupent aujourd'hui, on s'aperçoit que ce sont — comme il est normal — des gens qui « montent » dans les hiérarchies professionnelles. Beaucoup se retrouvent maintenant à des postes d'employés et dans d'importants secteurs de services (commerce, hôtellerie, etc.)...

**Différences :** Comment voyez-vous l'évolution de la prise de conscience en France face à cette interdépendance pour l'avenir entre évolution démographique et société multi-raciale ? Compte tenu des mentalités moyennes et de certaines recrudescences xénophobes ?

G.D. : Là, je crois qu'il est bon de jeter un vrai coup d'œil dans les statistiques. On y apprendra, quitte à en être étonné, que les immigrés sont de mieux en mieux « perçus » par la population française. Exemple : dans les récentes études de l'INED il est clairement lisible que les immigrés font maintenant partie intégrante du « paysage » français, ce qui n'était pas le cas il y a quelques années. Contrairement aux apparences et à certaines agitations politico-partisanes de type « épouvantail », le processus est en marche dans les mentalités. C'est plutôt bon signe, compte tenu d'une réalité future à dominante multi-raciale et dans une Europe qui connaîtra, de toute façon, une plus forte immigration dans les deux prochaines décennies.

Propos recueillis par Jean-Jacques PIKON

(1) Institut national d'études démographiques, 27 rue du Commandeur, 75014 Paris, Tél : 320.13.45.

(2) L'« Allocation parentale d'éducation ». Tout parent (père ou mère) qui abandonne son travail à la naissance du troisième enfant toucherait, 1 000 F par mois pendant deux ans, avec l'assurance de retrouver son emploi après ce congé.



« **E**n ce qui concerne les enfants des travailleurs immigrés, le but assigné à l'école française est leur assimilation. » (Interview au Monde, 14.10.84) Le nouveau ministre ne se méfie pas suffisamment des mots. L'assimilation, qu'est-ce à dire, sinon l'abandon de l'identité ? Il faut être bien naïf, ou bien dogmatique, ou bien ignorant, pour pouvoir ainsi avancer qu'il est possible d'assimiler une population aussi particulière. Car l'assimilation au strict sens du terme, revient à un rejet/reniement total de la culture transmise par le milieu familial, au profit de l'adoption pleine et entière de celle du pays d'accueil.

**L'assimilation forcée**

Cela, dans un premier temps, implique une déculturation, c'est-à-dire l'oubli et/ou l'abandon de tout ce dont on est jusque-là porteur, donc de toute identité, puis une re-enculturation correspondant à l'intégration d'une culture autre. En termes de psychologie, cela est du domaine de l'impossible et correspond à une absurdité : aucun individu, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, ne peut ainsi renier ce qu'il est, couper ses racines, sinon au risque de basculer dans la folie.

Les enfants de travailleurs immigrés sont porteurs de deux cultures, leur culture maternelle et la nôtre : c'est là leur problème, car cette double appartenance est conflictuelle, mais c'est également leur originalité et leur richesse potentielle.

Vouloir l'ignorer, vouloir assimiler, c'est-à-dire gommer cette différence, c'est à la fois montrer une ignorance grossière du fonctionnement de l'appareil psychique humain (et faire, en particulier, comme si l'individu n'était que le produit d'une éducation et comme si l'inconscient n'existait pas) et choisir d'exercer sur les enfants une violence réelle insoutenable. D'autant que ce dont il s'agit en réalité est une assimilation forcée dont on sait bien pourtant qu'elle va très exactement à l'encontre de ce que réclament en fait les enfants de migrants : à savoir la possibilité d'une intégration à la société française qui leur permette de demeurer eux-mêmes, tels qu'ils sont, avec ce dont ils sont porteurs, dans le respect de leur individualité propre.

La politique d'assimilation forcée, on la connaît bien : c'est très exactement celle, constante, de notre système scolaire et, depuis le temps qu'elle dure (n'oublions pas qu'elle a, historiquement, intéressé les provinciaux français porteurs d'une langue et d'une culture régionales avant d'être ainsi — et explicitement — appliquée aux enfants de migrants), on devrait pourtant en

— Come back —  
**L'ÉCOLE ET LA NATION**



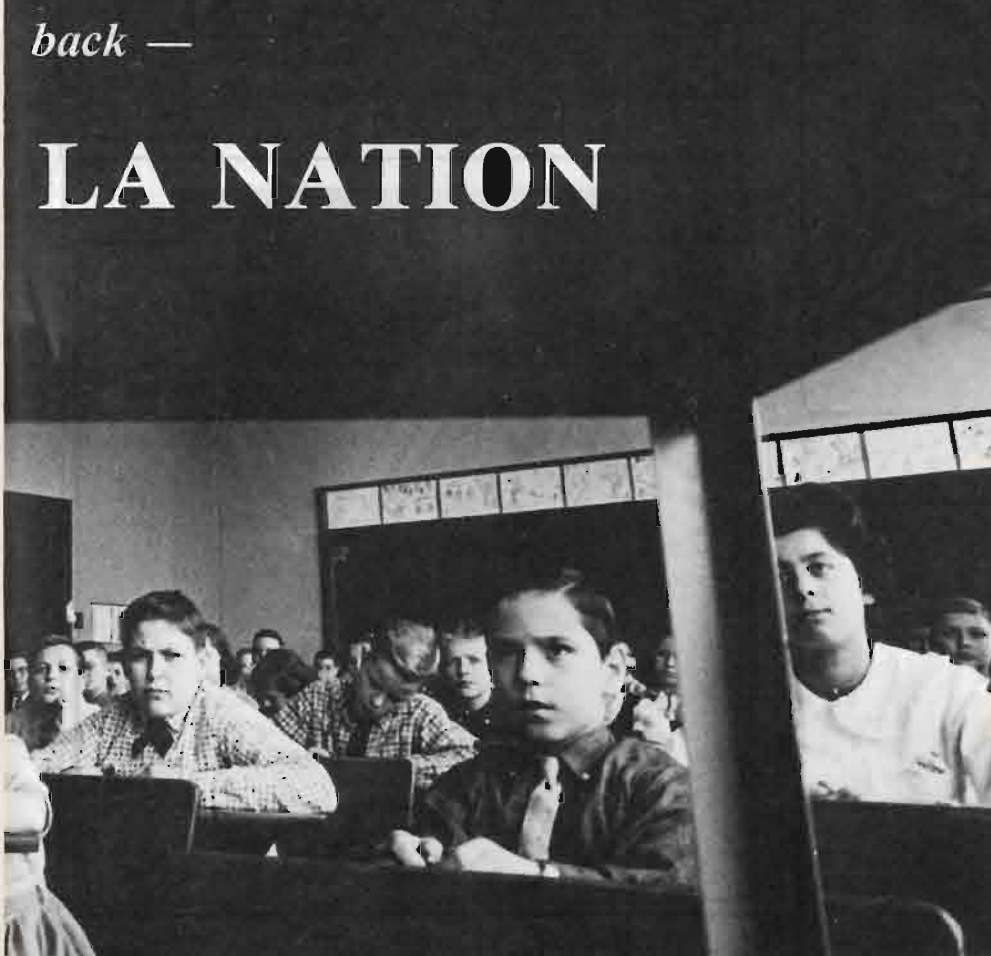
**On l'a vu avec la réintroduction de l'instruction civique ancienne manière : on revient à une conception unitaire de l'école, à laquelle il faudra s'adapter tant bien que mal. Plutôt mal que bien pour beaucoup. Nous avons « épluché » les déclarations du nouveau ministre de l'Éducation nationale.**

avoir mesuré les limites comme les tares, et avoir tiré les leçons de son échec. « *L'apprentissage du français, y compris pour les enfants immigrés, est un facteur essentiel de réussite sociale d'abord, et ensuite de l'unité de notre nation... S'agissant des enfants immigrés, je pense qu'il faut favoriser leur intégration au sein de la nation française. C'est d'ailleurs le souhait de ces jeunes de la deuxième ou de la troisième génération qui, sans doute, demeureront majoritairement en France.* » (Intervention du 28 septembre 1984 à Belfort, sur la politique des zones d'éducation prioritaires)

Certes, le propos apparaît ici quelque peu plus nuancé et notablement affiné : à tout le moins, on ne prononce plus le mot « assimilation » — remplacé par « intégration », infiniment plus admissible —, et référence est explicitement faite au respect de la différence. Mais il y a, malheureusement, cette intrusion problématique de l'évocation de l'« unité nationale ».

Monsieur le ministre ignorerait-il que, même restant en France, la plupart de ces enfants d'immigrés n'ont pas la nationalité française et que, de surcroît, ils ne tiennent souvent pas à l'obtenir, leur qualité d'étrangers représentant pour eux un signe de rattachement à leurs origines auxquelles ils tiennent d'autant plus que leur appartenance fait problème, en même temps que le témoignage nécessaire de leur dualité d'identité ? Et comment, diable, cette fameuse « unité nationale », exclusivement liée dans ce discours à l'acquisition d'un savoir et d'une culture bien de chez nous, pourrait-elle se faire autrement que par un processus d'assimilation ?

« *L'intégration des enfants des communautés migrantes au sein de la société française s'articule autour de deux axes : l'insertion scolaire des enfants... pour celà, il est indispensable qu'ils acquièrent une parfaite maîtrise de la langue et de la culture françaises... Donner à ces enfants, s'ils le désirent, la pos-*



*sibilité de maintenir un contact avec leur langue et leur culture maternelles pour qu'ils soient un trait d'union entre leur pays d'origine et la France... Le ministre de l'Éducation nationale a, dès 1981, mis en œuvre des structures éducatives spécifiques : structures d'accueil et de mise à niveau en langue française dans l'enseignement primaire et secondaire ; apprentissage des langues et cultures d'origine, et pratiques interculturelles... L'enseignement de la langue et de la culture d'origine est pris en compte à part entière dans le déroulement de la scolarité des jeunes immigrés. Les cours sont organisés dans les écoles primaires.* » (Note d'information du ministère de l'Éducation nationale (réf. CP 83-90).

Dans la droite ligne des propos du ministre, ce texte élaboré par ses services est doublement intéressant par ses insuffisances et par les contresens qu'il recèle : **Insuffisances** : les structures d'accueil et de mise à niveau sont limitées à l'enseignement primaire et secondaire. Mais quid de la maternelle, qui pourrait être pourtant le lieu préférentiel d'une véritable prévention de l'échec scolaire ? Tout se passe en réalité comme si les enfants de migrants, s'ils débutent leur scolarité avant l'entrée dans le cycle primaire, étaient supposés a priori avoir acquis le français suffisamment bien pour obtenir

de bons résultats scolaires. On considère, autrement dit, qu'au moins à niveau socio-économique égal, ils le maîtrisent aussi bien que leurs condisciples autochtones compte tenu de ce qu'ils y baignent, dans l'environnement social, depuis leur naissance ou à peu près.

**Langue originelle et dialecte**

**Contresens**, car si l'on conçoit bien la possibilité de l'apprentissage et de l'enseignement d'une langue, ceux d'une culture apparaissent un tantinet problématiques. Réduire ainsi l'acquisition culturelle à la simple transmission d'un savoir, c'est tout de même avoir de la culture une représentation passablement réductrice et faire bon marché tant de sa signification symbolique que de la charge affective dont elle est porteuse : c'est, en d'autres termes, évacuer totalement la question du sens. Et puis, de quelle langue et de quelle culture parle-t-on ? Si, comme c'est très probablement le cas, on entend par « langue d'origine » la langue nationale, on commet un contresens monumental : la langue originelle (ou maternelle) d'un enfant de migrants est celle de son foyer, c'est-à-dire la plupart du temps un dialecte, et la langue nationale est en réalité pour lui

une langue étrangère ; or l'important, pour la formation de son identité, et ce qui représente la base nécessaire à l'apprentissage du français, c'est la langue maternelle... Et en ce qui concerne la culture, de quoi s'agit-il ? La culture d'origine d'un enfant de migrants est celle de ses parents, et considérer que cette culture du foyer est celle du pays d'origine revient à se voiler le fait qu'elle a été modifiée par la situation migratoire et ne l'est plus. Dans l'un et l'autre cas, autrement dit, on « met à côté de la plaque ».

Certes, la maîtrise du français est primordiale, en termes de réussite scolaire et/ou sociale, dans un système pédagogique où l'accent est mis très clairement par le ministre sur la transmission d'un savoir et qui reste essentiellement discursif : mais, même si l'on admet cette finalité, il n'en demeure pas moins que la stratégie choisie apparaît tout à la fois inadéquate et irréflective :

**Cinquante ans en arrière**

**Irréflective** parce que, à l'évidence, ses fondements théoriques qui réduisent l'acquisition et la maîtrise d'une langue mais aussi d'une culture (l'une et l'autre étant étroitement interdépendantes) à un processus purement mécanique de rétention mnésique, sont pour le moins simplistes.

**Inadéquate**, dans la mesure où elle fait l'impasse sur tout un corpus de travaux linguistiques et psycho-sociologiques internationaux qui mettent l'accent, dans l'échec ou la réussite scolaire, sur l'importance de la langue et de la culture maternelles, en tant que supports structureaux des capacités cognitives, de la maîtrise d'une langue seconde et de l'édification de la personnalité, avant l'entrée dans le cycle primaire. Or tout se passe comme si ces travaux, qui remontent tout de même pour la plupart à une bonne dizaine d'années, étaient (volontairement ?) ignorés.

Bref, les déclarations comme les intentions du ministre et/ou de ses services apparaissent rétrogrades. Elles justifient amplement, en ce sens, un texte adressé au Monde par Monsieur le doyen Legrand, qui peut se résumer par : « nous allons revenir 50 ans en arrière ». S'agissant d'un gouvernement dont le maître-mot, proféré en toute occasion, est « moderniser », cela ne va pas sans donner à penser.

**Docteur Robert BERTHELIER**  
Psychiatre des Hôpitaux

*Nos amis de l'École et la nation, ne nous en voudront pas pour cet emprunt de titre qui ne saurait suggérer leur accord avec le ministre. L'École et la nation : 2 place du Colonel Fabien, 75019 Paris.*

LES PIEDS SENSIBLES  
c'est l'affaire de

**SULLY**

Confort, élégance, qualité,  
des chaussures faites pour marcher

85 rue de Sèvres  
5 rue du Louvre  
53 bd de Strasbourg  
81 rue St-Lazare

Du 34 au 43 féminin,  
du 38 au 48 masculin, six largeurs

CATALOGUE GRATUIT :  
SULLY, 85 rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>  
5 % sur présentation de cette annonce



**STEFANY**

prêt à porter féminin

193, Faubourg Poissonnière, 75009 PARIS

Tél. : 526.34.64

Metro : Barbès-Rochechouart

**COPCI**

**J.B. FEIGENBAUM**

FOURREUR-  
MODELISTE

11, rue Saint-Sébastien  
75011 PARIS  
Tél. : 357.74.58

**henri klajnbaum**

**THERMO-COLLAGE**

à façon

Société à Responsabilité Limitée au Capital de 30.000 Frs:  
19 bis, rue de la Cour des Noues - 75020 Paris  
Tél. : 636.22.55 R.C. Paris 69B2498

*Fabricants de Bonneterie*

- POUR VOS FILS CLASSIQUES  
ET FANTAISIE
- POUR VOS BOBINAGES A FACON

**Société MARJOLAINE**

93, quai de Valmy Tél. 206.94.73  
PARIS-10<sup>e</sup> 607.32.80  
Dépositaire des Ets DELMASURE  
(laine peignée Nm 2/28, 1/28, 1/40)



36 rue Tronchet PARIS

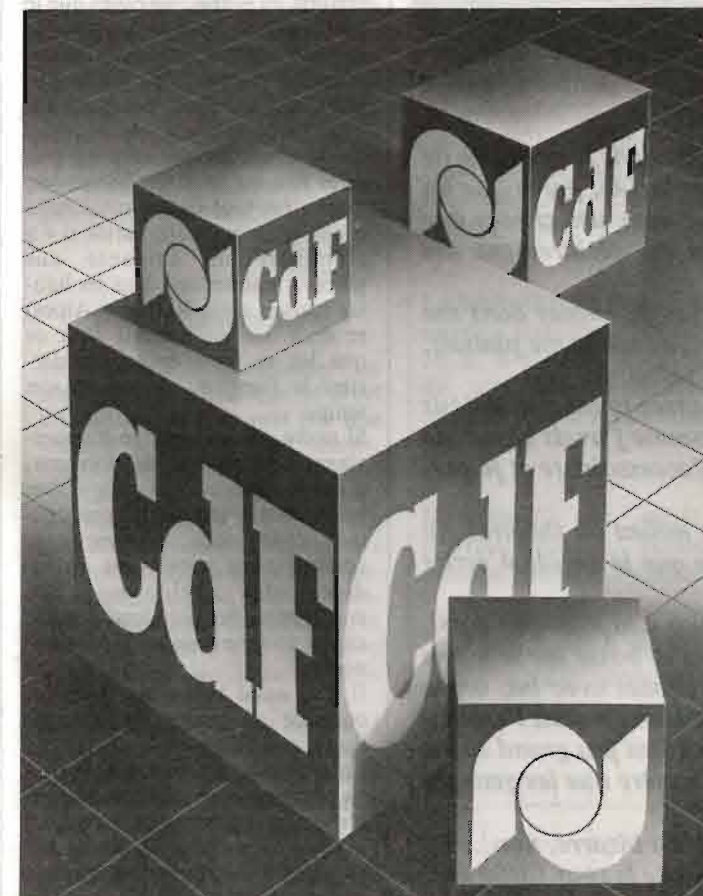
742 25 69

**R. DESCHAMPS**

FABRIQUE DE CRAVATES ET ÉCHARPES DE HAUT LUXE

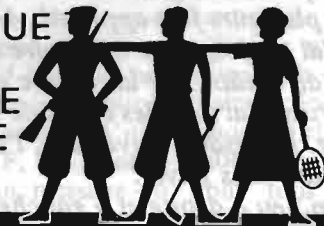
TÉL. (78) 28-66-86  
28-40-77

7, RUE PUIITS-GAILLOT  
69 - LYON (1<sup>ER</sup>)



**Charbonnages de France**

22, AVENUE  
DE LA  
GRANDE  
ARMÉE



PARIS  
XVII

755.61.86

**HEMISPHERES**



**JANVIER**

**3** Au 3 février, tous les jours à 21 h. (dimanche à 16 h. relâche le mercredi) *Le moine noir* d'après la nouvelle d'Anton Tchekhov, dans une mise en scène de Julian Négulesco, au **Dejazet**, 41 bd du Temple, 75003 Paris. Tél : (1) 887.97.34. □

**8** Jusqu'au 13, Rencontres avec les Medecine-Men indiens et esquimaux, organisées par le **Ministère de la Culture, la Maison de la Culture André Malraux** de Reims et le **Centre d'Etude des Mouvements sociaux, Niobrara Institute**. Ces rencontres se déroulent pour la première fois en Europe. Rens. pour les inscriptions : M. Jean-Max Gaudillière — **Centre d'Etude des Mouvements sociaux** — 54 bd Raspail, 75006 Paris ou **Maison de la Culture André Malraux** — 3-5, chaussée Bocquaine, Reims (Marne). Tél : (26) 40.23.26. □

**10** L'avenir démographique mondial. Quelles solidarités développer entre pays du Nord et pays du Sud avec Philippe Laurent de la commission française *Justice et Paix*.  
Le 17 : *Le Pacifique, nouveau centre du monde ! L'avenir géopolitique du monde n'est-il pas en train de se jouer pour une bonne part dans ce nouveau centre de la planète ?* Européens, Français, pouvons-nous nous en désintéresser ? avec Jean-Pierre Gomane, directeur des études au **CHEAM** et vice-président de l'**Institut du Pacifique**.  
**Centre Varenne**, 18 rue de Varenne, 75007 Paris. Tél : 222.18.56. □

**12** Au 2 février, suite des *Rencontres et dialogues avec les pays du Sahel* :  
— Regard sur le Mali (exposition et exposé débat) à la **Mairie de Gometz le Chatel**, du 12 au 19.  
— Films des musiques du Mali, à la **Mairie de Gometz le Chatel**, le 13 à 16 h.  
— Découverte du Niger à travers une quarantaine de photographies, au **Foyer Rural de Janvry**, du 19 au 27.  
— Le Sahel et son climat (conférence débat avec Michel Desbois) au **Foyer Rural de Janvry**, le 26 à 20 h 30.  
— La médecine tropicale (conférence débat avec le Professeur Gentilini) à la **Salle polyvalente de Forges les Bains**, le 2 février à 20 h 30.  
Rens. Inter MJC, B.P. A 4, 91470 Limours. Tél : (6) 458.97.02 et 458.17.80. □

**15** La **Compagnie Alain Germain** présente un spectacle de chants et danses, intitulé *A l'ombre des années en fleurs*, jusqu'au 15 février au **Palais des Glaces**, 37 rue du Faubourg du Temple. □

**15** A 16 h, au 27 à 20 h, au **CAC de St Quentin** en Yvelines, une aventure suburbaine du Théâtre de l'Unité, l'expérience *Blue Lagoon* menée par Hervé de Lafond (28 jours d'incarcération dans la prison de la Petite Roquette). Rens. au **CAC de Saint Quentin**. Tél. (3) 062.33.08. □

**21** A 17 h, Réunion de recherche du C.H.E.I.D. sur la *Rationalisation et le développement* avec Jacques Austruy, professeur à l'Université de Paris II. Rens. **ISMEA**, 11 rue Pierre et Marie Curie, 75005 Paris. Tél : (1) 633.73.42. □

**23** Jusqu'au 26, au **Théâtre National, Maison de la culture de Bourges (Cher)**, *Signé Bobby Sands*, d'après des textes laissés par Bobby Sands par la Compagnie Ivan Morane. Rens. (48) 20.13.84. □

**25** (19 h) au 26 (17 h), colloque : *Vers une défense Européenne ?* organisé par le centre **Les Fontaines** et l'**Institut Robert Schuman pour l'Europe**. Rens. **Les Fontaines**, B.P. 205, 60500 Chantilly. Tél : (4) 457.24.60. A prévoir les 9 et 10 février un colloque sur *Immigration, pluralisme religieux et démocratie*. □

**25** Jusqu'au 10 février, deuxième programme des *Journées de musiques arabes* consacré à Machreq (Proche-Orient Arabe), 150 musiciens égyptiens, irakiens, libanais, palestiniens, qatariens, soudanais et syriens participent à 14 concerts dans la grande salle du **Théâtre des Amandiers** de Nanterre, 7 av. Pablo Picasso. Rens. (1) 721.22.25. □

**25** et 26, le **Centre Pierre Valdo** organise une manifestation pour la *défense du droit d'asile en France* à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de l'accueil des réfugiés. Pour clôturer ces deux jours, Anna Prucnal donnera un récital à la Bourse du Travail de Lyon, à 21 h. Rens. **Centre Pierre Valdo**, 176 rue Pierre Valdo, 69005 Lyon. Tél : (78) 59.35.14. □

**FÉVRIER**

**6** Jusqu'au 12, se déroulent les *Quatrièmes Journées Cinématographiques du Val de Marne contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples*, dans une quinzaine de villes du département. Cette année sur le thème : L'œil vers... l'Inde, avec des œuvres du cinéma indien rarement ou jamais programmées dans ce département : celles de Satyajit Ray, Shyam Benegal, Guru Dutt, Bimal Roy, Mrinal Sen, Ritwick Ghatak. Rens. **Cinéma La Lucarne**, 100 rue Juliette Savar, 94000 Créteil. Tél : (1) 377.50.56. □

**19** Jusqu'au 26 mars, tous les mardis de 20 à 22 h. *Culture, religion et citoyenneté, la laïcité à l'épreuve de l'immigration*, série d'interventions et de débats avec Mrs A. Costes et J. Weydert. Ces cours s'adressent à ceux qui dans les associations ou par leur fonction (magistrats, enseignants, fonctionnaires, journalistes, acteurs économiques, culturels, religieux et politiques) ont à prendre pratiquement ou théoriquement position sur ces problèmes. Les thèmes abordés sont les suivants :  
— approche historique de la laïcité en France,  
— les pays islamiques et la modernité,  
— l'Islam affronté aux sociétés séculières à travers l'immigration,  
— l'Islam vécu au quotidien en France,  
— une comparaison internatio-



Après les musiques du Maghreb, celles du Machreq (Proche-Orient arabe) à Nanterre.

nale : les musulmans turcs en Allemagne,  
— problèmes posés par les pratiques sociales, culturelles et religieuses des immigrés d'origine musulmane : faits et interprétations.  
Inscriptions avant le 1<sup>er</sup> février. Rens. **Centre Sèvres**, 35 rue de Sèvres, 75006 Paris. Tél : (1) 544.58.91, l'après-midi de 14 à 18 h. □

**ET ENCORE**

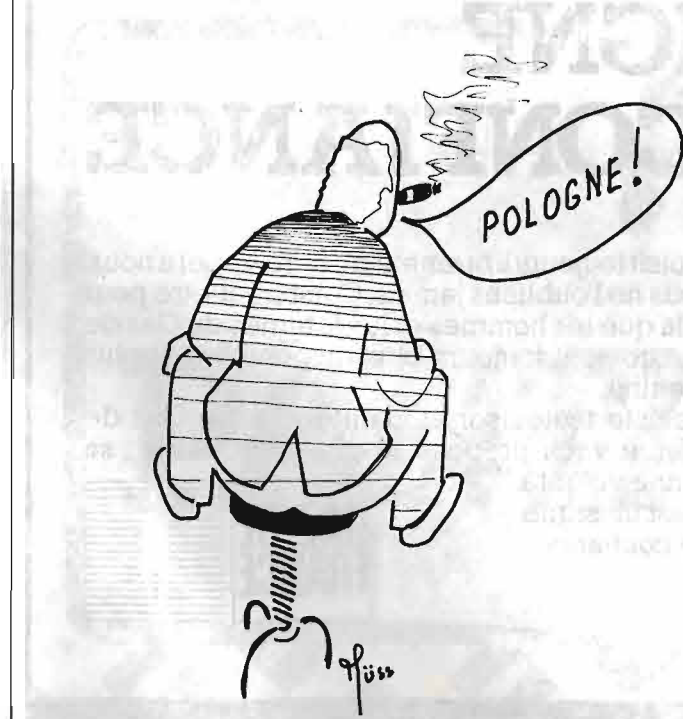
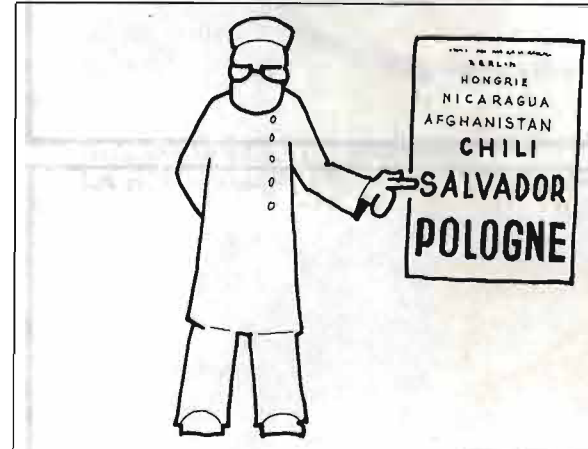
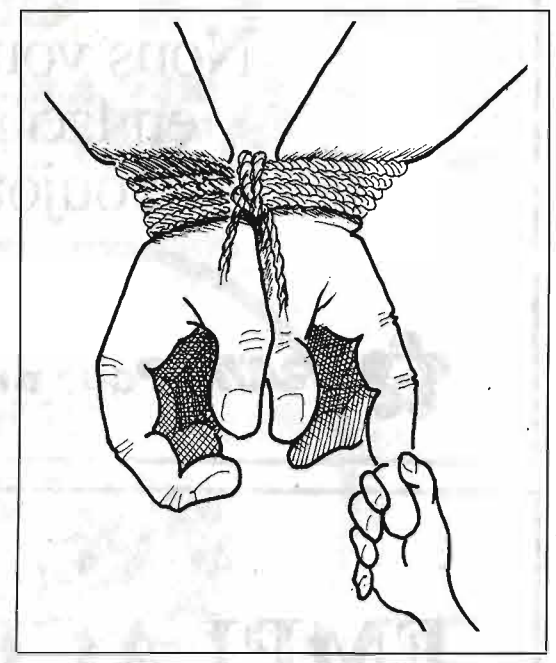
**S.O.S. Racisme** : nouvelle association créée à l'initiative de jeunes de milieux et de couleurs différents refusant la banalisation du racisme. **S.O.S. Racisme** se veut une association pluri-culturelle refusant toute discrimination et voulant développer une véritable culture du droit et du respect de l'autre, de ses différences et de ses spécificités.  
**S.O.S. Racisme**, 19 rue Martel, 75010 Paris. Tél : (1) 246.53.52. A signaler également l'ouvrage de Michel Fiévet, *S.O.S. Racisme, enfants et jeunes réagissent* : des témoignages de jeunes, d'actions antiracistes. Il élargit le regard que l'on porte sur le racisme partout combattu dans le monde. **Ed. Ouvrières**, 12 av. Sœur Rosalie, 75621 Paris Cédex 13. □

**MONDE. Maison des Cultures du Monde**, 101 bd Raspail, 75006 Paris. Tél : (1) 544.72.30. Programme de janvier à mars 85.  
— *Les polyphonies de Bulgarie*. Chants religieux, d'hommes, par le Chœur Yoan Koukouzel les 8 et 9 janvier à 20 h 30. (Le dimanche 6 janvier, *Messe des Rois*, chantée par le chœur Yoan Koukouzel en la cathédrale Notre-Dame de Paris à 11 h 15).  
— *Musique traditionnelle entre le Tigre et l'Euphrate*. Un vaste panorama présentant quelques-unes des très riches musiques de l'Irak, du 24 janvier au 5 février.  
— *Les musiques d'Asie centrale soviétique* du 27 février au 9 mars à 20 h 30. □

**Les Droits de l'Homme**

vus par **Yüss**

L'association « **Regards et Graphisme** » rappelle ses prêts d'exposition de dessins humoristiques sur les questions des droits de l'Homme et la vente de ses albums et dessins, dont les comités locaux et associations conservent les bénéfices au profit de leurs actions.  
**Contact** : « **Regards et graphisme** », B.P. 35, 33290 **BLANCFORT**. Tél. : 16 (56) 35.15.34 (le soir).



MEFIEZ-VOUS...

... DES CONTREFAÇONS !

Nous voulons faciliter votre vie  
en facilitant vos déplacements.  
Toujours tous les jours.



**RATP Pour mieux vivre Paris et l'Ile-de-France.**

Centre d'Information Téléphonique (CIT) : 346.14.14.

**EMPLACEMENT RÉSERVÉ**

**Toute  
notre énergie  
est pour vous**



**INSIGNE  
DE CONFIANCE**

Regardez bien cet insigne. Derrière la flamme bleue, il y a tous les hommes et toutes les femmes du Gaz de France. Le courage de ceux qui vont chercher l'énergie au bout du monde pour vous l'apporter à la maison, le dévouement de tous ceux et toutes celles dont les efforts de chaque jour construisent votre confort quotidien.

"Toute notre énergie est pour vous?"

Oui, et cet engagement nous essayons de le tenir tous les jours. Car vous n'êtes pas un simple usager mais une personne, un client qui

choisit toujours librement de faire appel à nous. Nous ne l'oublions jamais. C'est peut-être pour cela que les hommes et les femmes du Gaz de France sont toujours plus disponibles et plus attentifs.

Il existe toutes sortes d'énergies. Le Gaz de France vous propose la plus précieuse : sa bonne volonté.

C'est un signe de confiance.



**Gaz de France. Toute notre énergie est pour vous.**

**DES MAGASINS POUR  
DES TEMPS NOUVEAUX**



**BESANÇON : 1, rue Gambetta**

**LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé**

**GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES :**

**72, avenue Gabriel-Péri**

**GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place**



**BESANCON : 1, rue Gambetta**

**LA ROCHE-SUR-YON : 11, rue Stéphane-Guillemé**

**GRENOBLE ST-MARTIN D'HERES : 72, av. G.-Péri**

**GRENOBLE ECHIROLLES : Grand Place**

**GRENOBLE FONTAINE : Centre Commercial Record**

**ORGEVAL : Centre Commercial "Les seize arpents"**

# PRONUPTIA MARIE-MOI!



LE CATALOGUE PRINTEMPS-ÉTÉ 85 EST EN VENTE  
DANS TOUTES LES BOUTIQUES PRONUPTIA.

8, PLACE DE L'OPÉRA - 75009 PARIS.